

5011  
37  
C  
M  
100

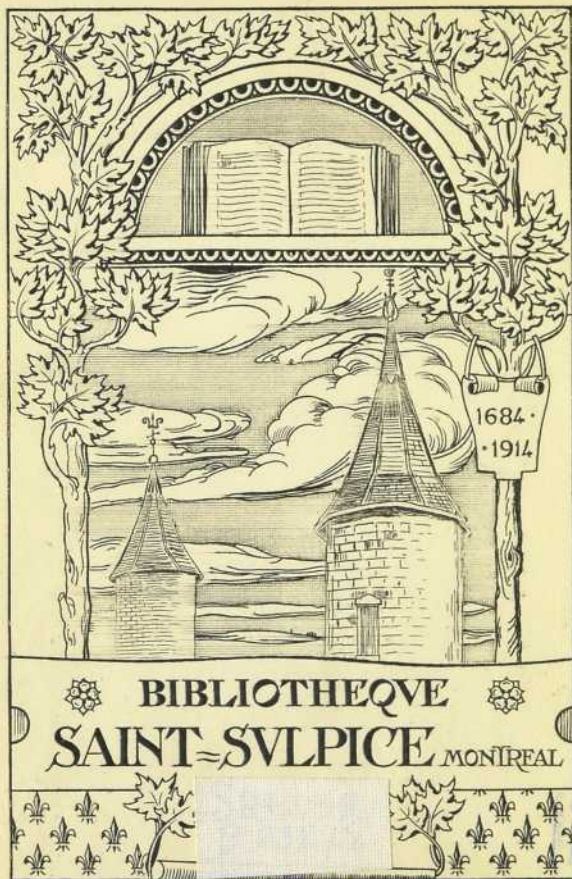
24  
53  
100

209714

f

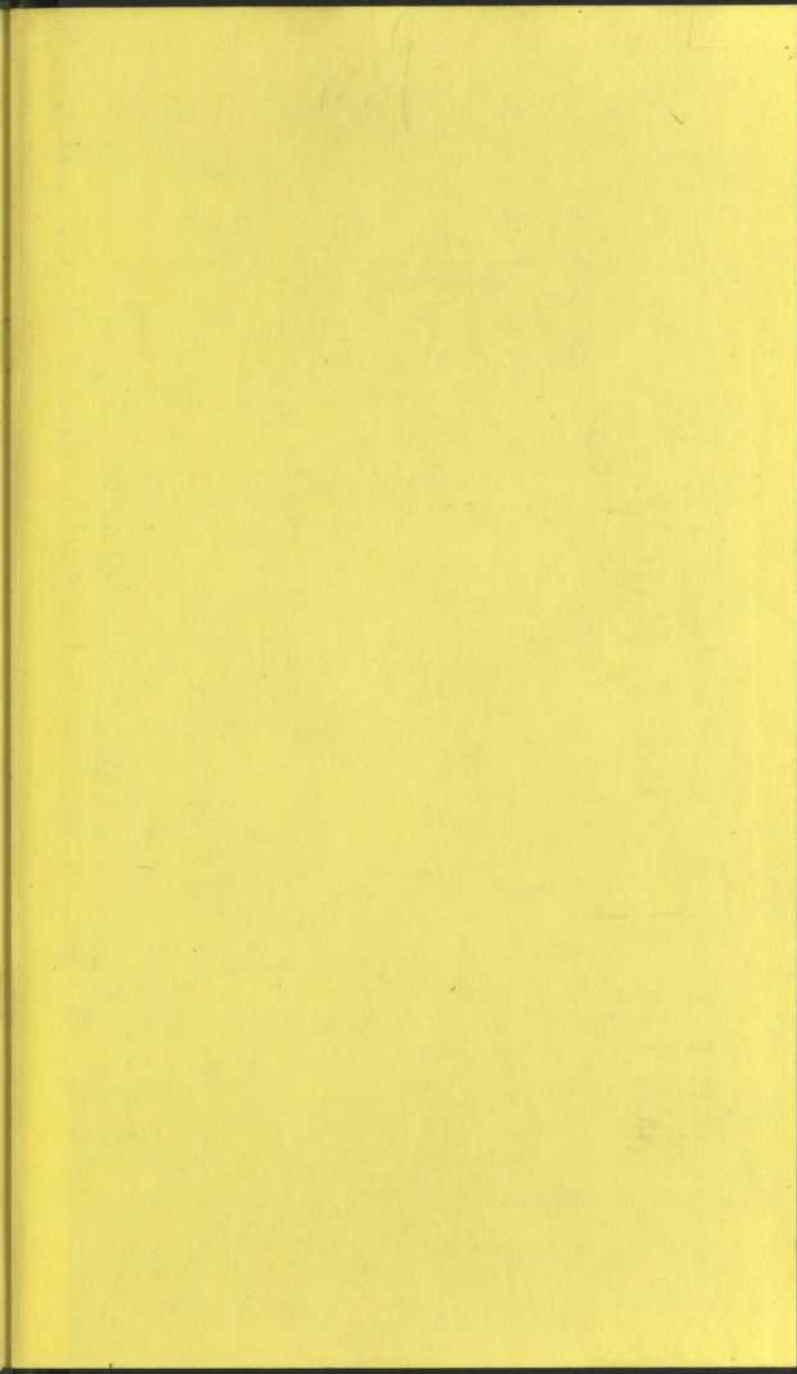
VIANNEY BÉLANGER

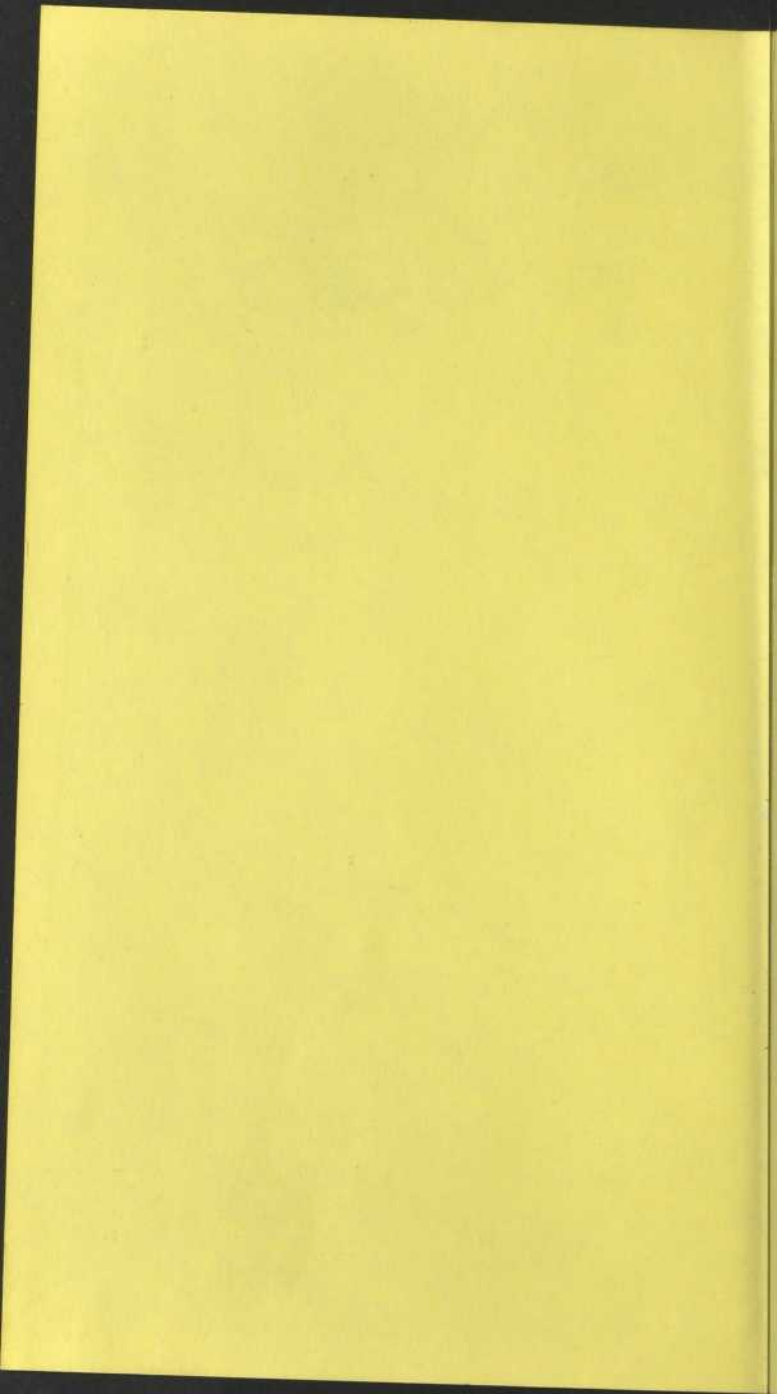
Relieur

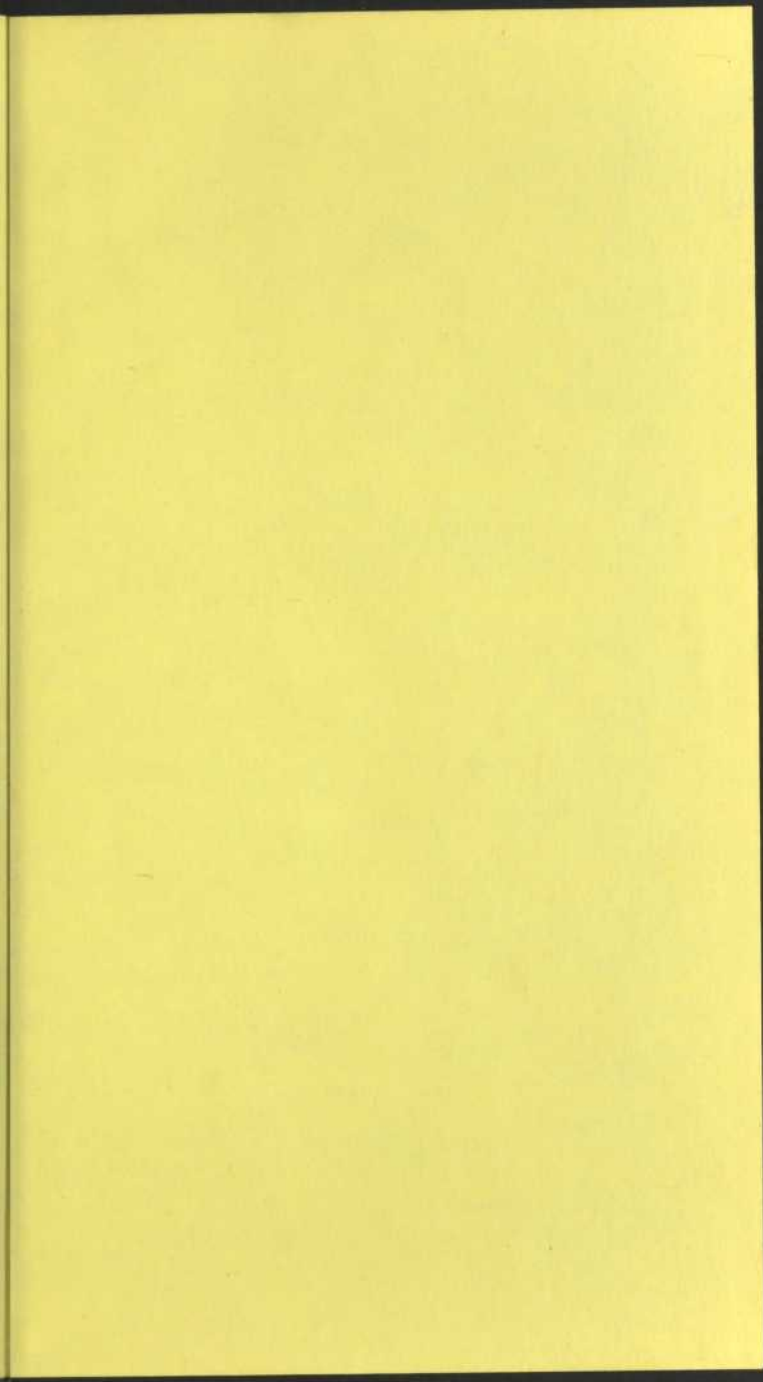


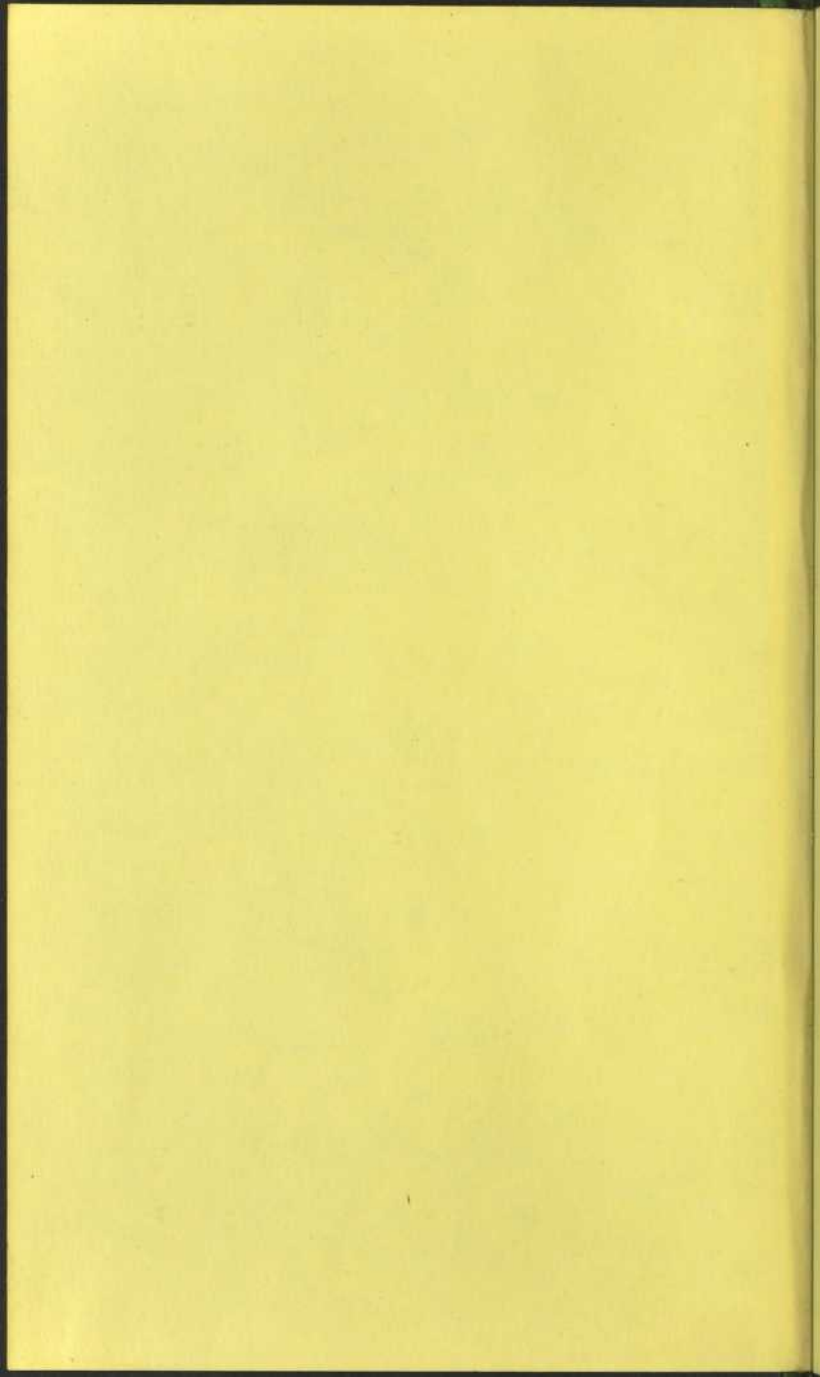
v.9

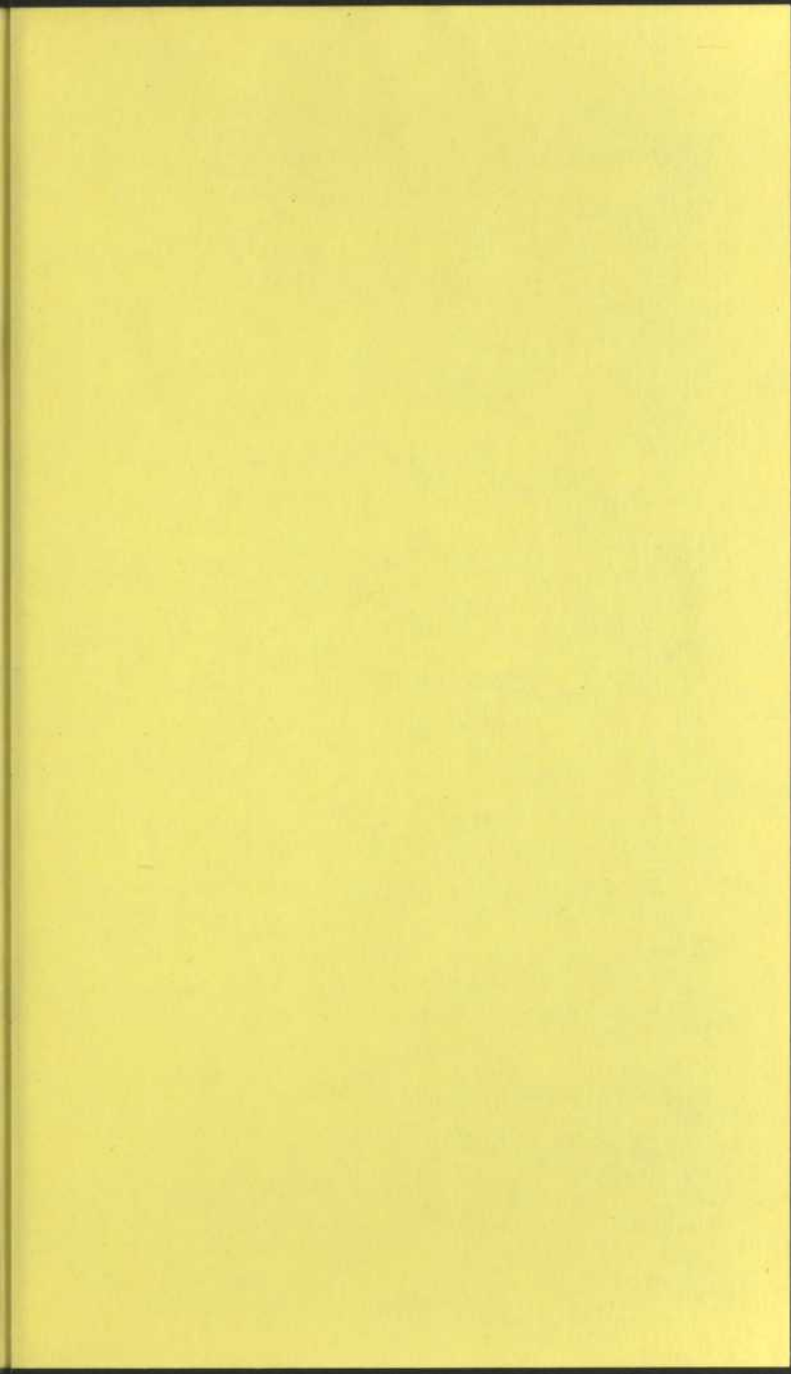
S

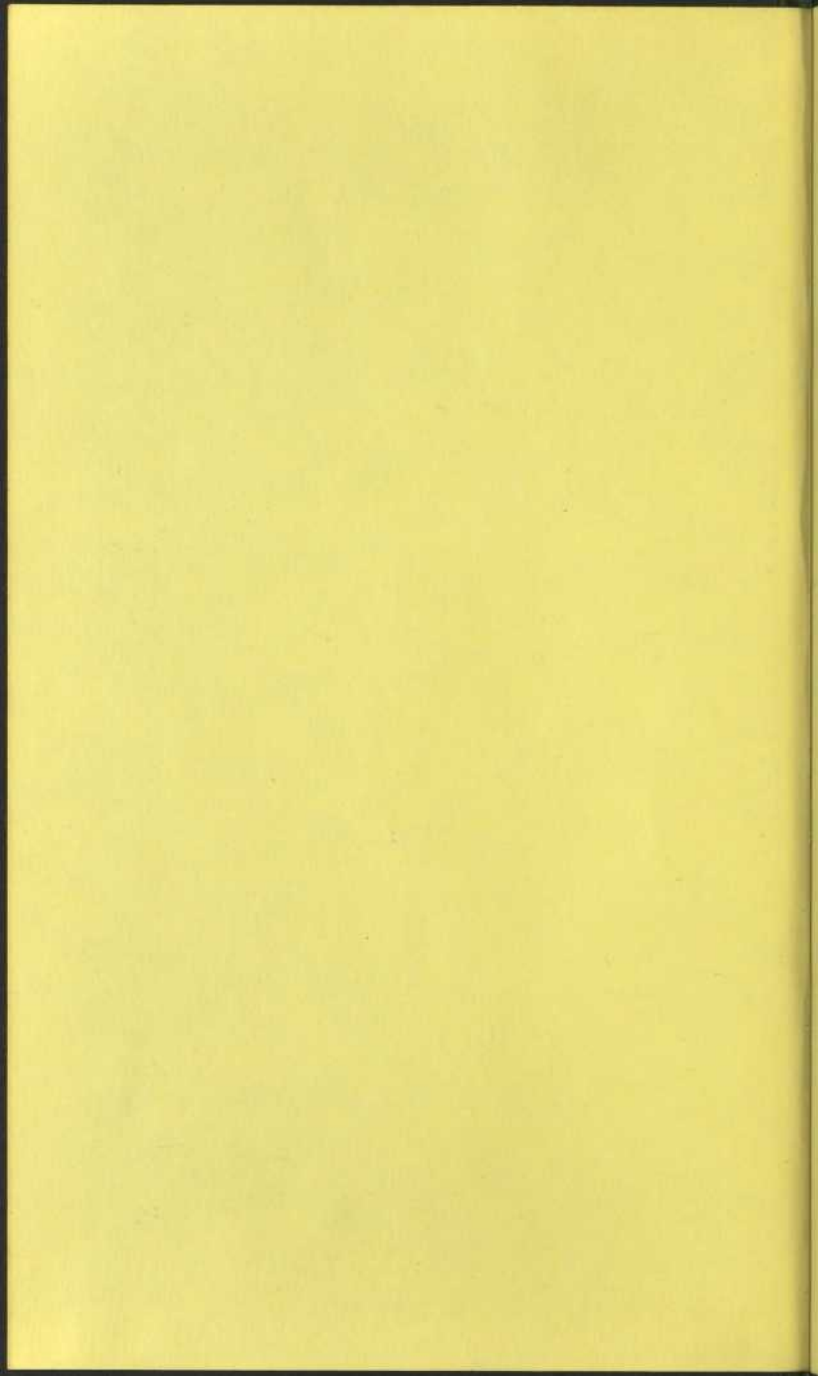




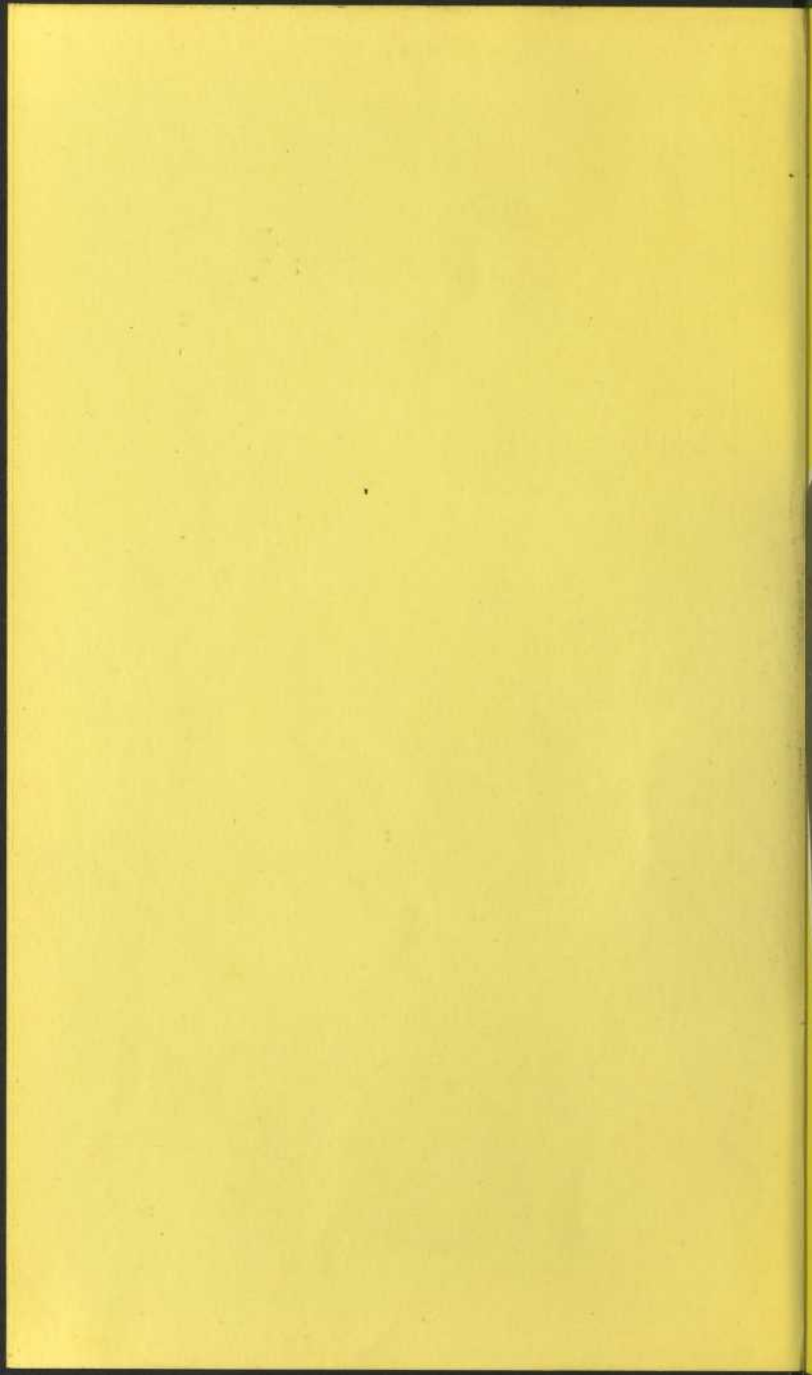










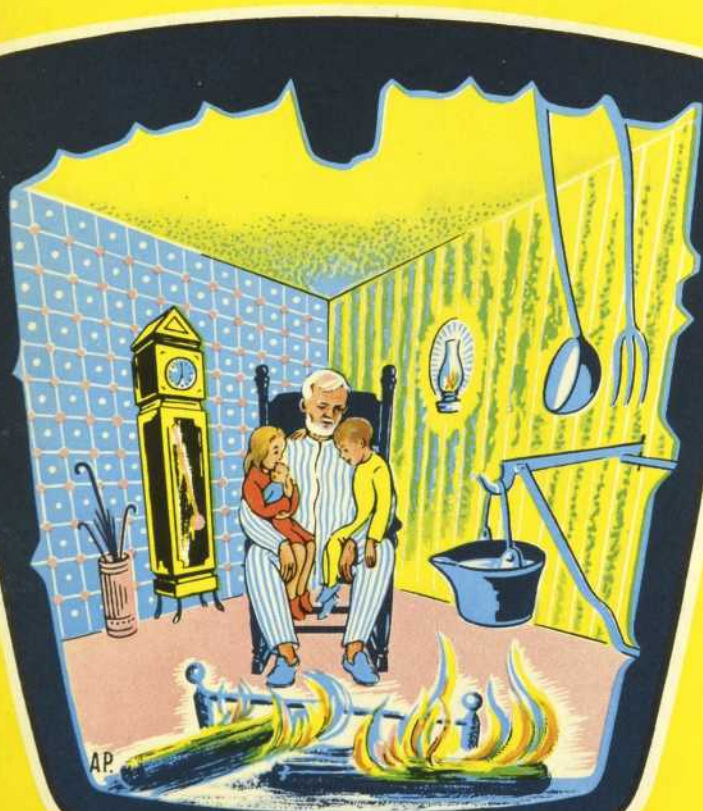


Les Contes du 90<sup>e</sup> MILLE  
**Grand-Père Sept-Heures**

# LE FANTÔME INGROUILLABLE

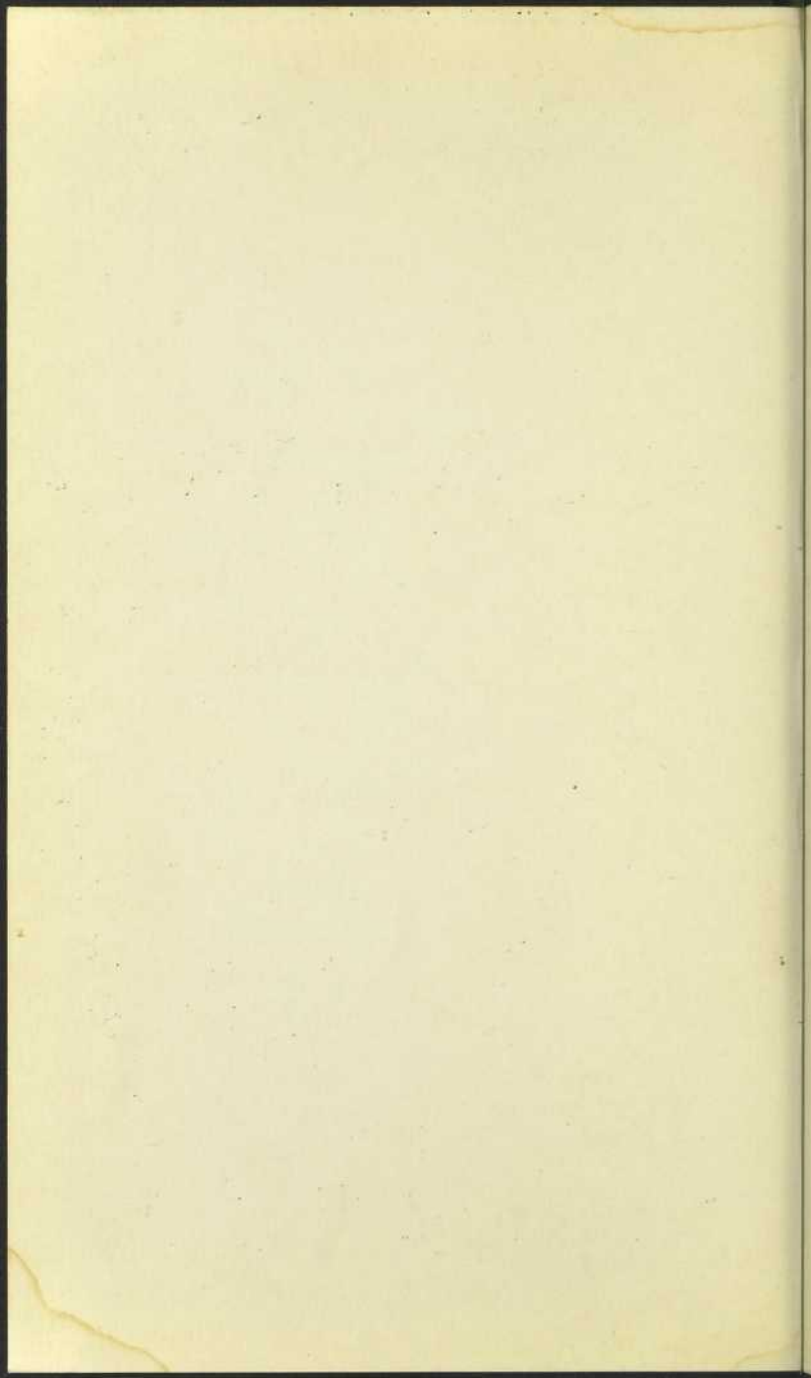
MARIUS BARBEAU

Illustrations d'ARTHUR PRICE



CHANTECLER

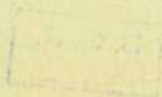
9



LE FANTÔME INGROUILLABLE

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

No  
Au<sup>r</sup>



À LUC LACOURCIÈRE

*Maître folkloriste, Beauceron et ami*

3104101.188  
309.102-7MA2

PZ

24.1

B3Fa

TS

B. Q. R.  
NO 2750

# LE FANTÔME INGROUILLABLE



Il est bon de vous dire qu'une fois c'était un chasseur au fond de la forêt du Nord. Il vivait pauvrement, dans une cabane de bois carré, du produit de la chasse. Sa femme, un jour, est prise de maladie. Elle meurt, lui laissant sur les bras deux enfants : un petit garçon de seize ans et une petite fille, de quinze. Orphelins de mère, le frère et la sœur s'en tirent de peine et de misère. Et pire encore, leur père meurt subitement, un matin d'automne.

Le garçon, dont le nom est Morency, ne manque pas de courage ni d'esprit. Il s'en va à la chasse, se met à chasser comme son père, fait des collets et dresse des pièges, attrape le vison, la martre, le pécan, le castor, et il rapporte à la cabane de la viande sauvage en quantité et des fourrures à brassées. L'hiver passe et le printemps arrive. Un bon matin, Morency dit à Aude, sa sœur :

— Nous sommes nus, ça fait pitié. Il n'y a, pour nous vêtir, que des peaux de bêtes. Je vais prendre le sentier, aller à la découverte. Notre père nous a dit que, là-bas dans une ville, il y a du monde et qu'il s'y trouve des marchands d'habits.

Comme la petite Aude est bien raisonnable, elle consent au départ de son frère. Le voilà en route sur le sentier, un paqueton de pelleteries sur son dos. Il marche, marche, marche. Au bord du bois, qui est-ce qu'il rencontre ? Un gros et grand homme avec une longue barbe et la chevelure en broussailles, affreusement laid. Un vrai géant !

— Mon petit gars, où vas-tu de ce pas-là ?

— Monsieur le géant, je m'en vais à la ville, vendre mes pelleteries, puis m'acheter des habits et des robes à ma petite sœur. Nous sommes des orphelins, sans habit et sans robe, dans une cabane au fond de la forêt. Ça fait pitié !

— Tu m'as l'air d'un bon garçon. Mais les affaires sont les affaires. Donne-moi tes pelleteries !

— Batège ! j'en ai besoin, pour faire mes achats.

Cette réponse ne plaît pas au géant, qui fronce les sourcils. Rien qu'à voir les trois gros chiens qui l'entourent, Morency a la chair de poule. Le géant, qui ne badine pas, lui propose un marché.

— Mon petit gars, donne-moi tes pelleteries et, en échange, mes trois chiens sont à toi.

— Bon géant, à quoi me serviraient des chiens ? Et puis je n'aurais pas grand chose à leur mettre sous la dent. Ils me dévoreraient en un rien de temps.

— N'aie pas peur ! Ce sont des bons chiens, sans pareils. Tout ce que tu leur demanderas, il te l'apporteront.

Morency a la peur aux fesses. Il pense, mais n'ose pas le dire :

— Tout ça, c'est bien des menteries, mais c'est égal !

Il donne son paqueton de pelleteries au géant, appelle les chiens par un siffle et retourne sur le sentier, bien découragé. Arrivant à la cabane, il dit en pleurant à Aude, sa sœur :

— Par malchance, j'ai rencontré un géant avec les cheveux en tignasse et la barbe jaune. Il m'a pris mes pelleteries et

m'a laissé ses trois gros chiens en disant :  
— Ce que tu leur demanderas, ils te l'apporteront.

Le lendemain matin, Morency part à la chasse et il tue des caribous. Il en jette les quartiers à ses chiens, qui branlent de la queue, tellement ils sont contents. Aude, à son retour, a une inspiration et dit à son frère :

— Demande-leur donc s'ils sont capables de nous apporter quelque chose — de quoi nous habiller. Qui sait, le géant a peut-être dit la vérité !

— Pouvez-vous, pouvez-vous... ? que Morency leur demande, sans aller plus loin.

— Wouf, wouf, wouf ! répondent les chiens en gambadant autour de lui.

— Pouvez-vous nous apporter des habits, des robes ? Nous sommes nus.

Il ouvre la porte et les chiens s'élancent dehors, tout d'un bond. Les voilà partis.

— C'est bien la fin ! pense Morency. Nous ne les reverrons plus !

Mais le soir, les trois chiens sont de retour portant sur leur dos d'énormes paquets. Le frère et la sœur ouvrent les paquets :

voilà des chemises, des pantalons, des habits en laine, des robes en soie, plusieurs rechanges, d'un bout à l'autre, rien de plus beau ! Morency donne à manger à ses chiens qui, bien fatigués, se couchent en rond.

Une autre idée vient à Aude, le lendemain. Elle dit à son frère :

— Si, aujourd'hui, nous demandions à nos chiens quelque chose de bon à manger . . . ? Tu sais, défunt notre père nous rapportait des friandises de la ville : du pain, du gâteau, de la chair blanche pour faire du bouillon sur le feu, des grillades, du sucre, des bonbons . . . Nos chiens nous en trouveraient peut-être ?

Rien de plus pressé, Morency appelle ses chiens :

— Allons, mes bons chiens !

Et les chiens, assis sur leur derrière, de lui sourire des yeux, en branlant la queue.

— Êtes-vous capables d'aller nous chercher du pain, de la chair blanche, des bonbons ?

Les chiens répondent en gambadant et en se tournant vers la porte. Morency ou-



vre, et voilà les chiens partis en jappant :

— Wouf, wouf, wouf !

Le même soir, ils reviennent avec un sac rempli de pain et de gâteau, un sac de chair blanche et des grillades, et un troisième sac comblé de sucre et de bonbons. Les enfants sont contents sans limite. Morency, qui est retourné à la chasse pendant le jour, donne du caribou à ses chiens, et sa sœur fait griller sur le feu la chair blanche.

Que c'est bon, mes amis !

Aude est belle à ravir dans ses robes de soie, et Morency, de son côté, est joli garçon, dans un habit de drap fin. Une autre idée vient à Aude, qui dit à son frère :

— Demande-leur de nous apporter de l'argent, puis tu iras en ville chez le marchand, faire des emplettes, comme en a déjà fait défunt notre père.

Morency, le lendemain matin, soigne bien ses chiens et les appelle :

— Eh bien, mes chiens !

Ils s'assoient sur le derrière et lui sourient des yeux en branlant la queue. Il leur demande :

— Pourriez-vous nous apporter des pièces comme ça ? Et il leur montre le porte-

feuille de son père, où il reste trois cartes de papier-monnaie, un écu d'or et trois piastres d'argent. Les chiens le regardent en souriant des yeux et en branlant la queue. Il ouvre la porte et les voilà en route, jappant: — Wouf, wouf, wouf !

Le soir, ils reviennent, chargés de trois sacs, l'un rempli d'argent blanc, l'autre, d'écus d'or, et le troisième, de papier-monnaie.

Voilà le frère et la sœur riches comme pas un. Leur avenir est assuré. Aude, ayant une autre idée, dit à son frère :

— Il y a toujours un bout de végéter seuls ici, dans la forêt. Il nous faudrait déménager en ville. Morency comme toujours tombe d'accord. Il dit :

— Demain matin, j'irai voir en ville.

Le lendemain matin, il s'habille sur son trente-six et apporte de l'argent et de l'or tant qu'il en faut pour ses affaires. Il ouvre la porte et ses trois chiens s'élancent dehors en jappant: — Wouf, wouf, wouf ! Ils partent si vite et si droit qu'il n'y a pas moyen de les suivre. Ils disparaissent et on ne les a jamais revus.

Près de la ville, Morency en a les yeux

grands écarquillés. Jamais il n'a rien connu de si grand, de si riche au soleil. Il arrive à la première maison. Imaginez-vous qu'elle est en pierre. Un vrai château ! Avançant un peu plus loin, il rencontre du monde, mais ne connaît personne. Un passant lui demande :

— Mon ami, que cherchez-vous ? Vous m'avez l'air pas mal en peine.

Morency répond :

— Ma sœur et moi nous avons toujours vécu dans le bois. Notre père était chasseur. Nous voilà orphelins et nous aimerions à déménager en ville.

Poli et bien vêtu comme il est, Morency est bien accueilli par l'étranger, qui lui fait toutes sortes de gentilleses. Il le conduit au centre de la ville, jusqu'au Fort. Là, Morency continue seul, marche, marche, les yeux et les oreilles grands ouverts. À la fin, il demande à un autre monsieur :

— Je voudrais bien savoir si on peut acheter ici une cabane ? (N'ayant jamais vu de maisons, il les appelait « cabanes », comme dans la forêt.)

— En voilà une demande ! que répond

l'étranger. Pour de l'argent, si vous en avez, ici vous pouvez tout acheter.

Avant le soir, Morency est devenu propriétaire d'une belle maison, au centre de la ville. C'est bien vrai ce qu'on lui a dit : Avec de l'argent on peut tout acheter. Il se procure aussi des meubles, du fournement et tout le branlant. Rien de plus beau !

Bien content, il se dit :

— A cette heure, il faut aller quérir ma sœur.

Il engage quatre serviteurs et loue une voiture à quatre chevaux et un charretier qui les mène. Avec cet équipage il se rend au bout du chemin, à l'entrée du bois. Là, il descend et, suivi de ses quatre serviteurs il marche, marche, jusqu'à la cabane de bois carré, où sa sœur l'attend. Le voyant arriver, elle le prend au cou et lui dit :

— Tu as été bien longtemps parti ! Je te croyais perdu à tout jamais, dans la ville.

Il répond, sans prendre le temps de tout expliquer :

— Ma sœur, tu vas voir comme c'est beau, la ville. Puis, j'ai acheté une maison — un vrai château, comme dans les contes.

Montrant aux serviteurs les sacs rem-

plis d'or, d'argent et de pierreries, il leur dit :

— Apportez tout ça !

Les serviteurs chargent les sacs, qui sont bien lourds, sur leurs épaules et ils reviennent au grand chariot, en tête de route. Aude et Morency montent avec eux et de là ils se rendent à leur propriété, en ville, pour y vivre à l'aise et dans le contentement. Ils ne tardent pas de faire connaissance avec leurs voisins, du bon monde.

Les hommes d'affaires, s'apercevant qu'ils sont riches, viennent les voir, leur parler de placements. Le curé n'est pas des derniers à arrêter. Pour leur bien il leur donne des bons conseils :

— Faites bien attention, mes petits jeunes gens ! Prenez garde à vous autres ! Il ne faut pas se fier au premier venu. Sur-tout faites bien votre religion, soyez charitables, venez à l'église. Je veillerai à votre bien.

Rien n'y a manqué, et ils n'ont pas à se plaindre. Ils vivent en bonne amitié avec tout le monde, contribuant aux bonnes œuvres, prêtant de l'argent aux gens que monsieur le curé leur recommande.

Un jour, voilà une pauvre femme qui frappe à la porte, leur demandant la charité. Elle est bien fatiguée, avec un gros paquet dans les bras. À bout d'haleine, elle s'assoit sur le seuil. Aude lui donne la charité — une piastre en argent blanc. La veuve la remercie, en disant :

— Ayez pitié de moi ! Je ne peux pas gagner ma vie. Il faut que je la demande, de porte en porte.

— Que portez-vous donc là, dans ce gros paquet ? lui demande Morency.

— C'est un enfant mal-né : un fantôme ingrouillable, l'affliction de ma vie.

Aude regarde Morency et, le cœur gros de pitié, lui demande :

— Faisons une grande charité, adoptons cette pauvre veuve et son enfant mal-né !

— J'y consens ! répond Morency, toujours prêt à faire une bonne œuvre. Dans la maison, il y a des chambres vides. Donnons-en une à la veuve et à son enfant.

Tous d'eux d'accord, ils disent :

— Entrez, pauvre veuve ! Nous vous adoptons avec votre fantôme.

À Morency, qui commence à avoir le sens pratique, il vient une idée :

— Quant à vous, bonne mère, vous êtes bien portante, en bonne santé. Vous aiderez à ma sœur à tenir maison. Je n'aime pas qu'elle fasse l'ordinaire.

La pauvrese naturellement ne peut pas refuser. Elle entre et va déposer son paquet tout entortillé dans la chambre d'en haut, qu'elle doit occuper comme membre de la famille. A partir de ce jour, la besogne de la veuve, c'est de faire l'ordinaire. Tout passe sans contretemps, ni d'un côté, ni de l'autre, pendant des mois, des années.

Voilà le frère et la sœur grandis, commençant à aimer le monde, la société. Un jour, Morency dit à Aude, sa sœur :

— Le temps est venu de me chercher une femme de mon goût. Je voudrais me marier. Pour ça, il me faut partir en voyage.

— Bonne idée, mon frère ! Et si, dans tes voyages, tu trouves un bel homme pour moi, ne m'oublie pas !

Morency se grève un beau bâtiment, avec l'équipage, pour un long voyage sur mer. Avant le départ, il arrête chez un tireur de portraits en mignature [miniature] et fait faire son image en peinture, bonne ressemblance et tout, et il le donne à sa sœur.

Il fait aussi tirer un portrait de sa sœur Aude et l'apporte avec lui. Au départ, il dit à sa sœur :

— S'il vient à m'arriver un malheur, au moins tu auras de moi mon portrait. Et moi, j'aurai le tien.

A la veuve, Morency recommande d'avoir bien soin de sa sœur durant son absence. Les adieux faits, il prend son départ sur la mer.

Il arrive à une ville lointaine, bien riche, et il met pied à terre. Comme il est beau capitaine de navire, s'il y en eut jamais un, on ne manque pas de lui faire bon accueil. Le roi du pays, qui est jeune aussi, entend parler de lui; il l'invite au château. Sans tarder, il le prend pour ami. Or il s'adonne bien que le roi lui aussi a une sœur, belle à faire rêver. Morency, qui n'est pas manchot, se lie d'amitié avec la princesse, se promène avec elle au bord de la mer. Le roi, qui trouve Morency un bon parti pour sa sœur, consent à leur mariage, et il lui demande :

— Vous qui avez une sœur, dites, si elle est convenable, peut-être un autre mariage

pourrait s'arranger ? Nous ne ferions qu'une noce.

Morency, tombant d'accord, tire de sa poche le portrait en mignature de sa sœur et le passe à son ami. Le jeune roi la trouve belle, sans pareille au monde. Il demande au capitaine Morency :

— Êtes-vous prêt à aller la chercher ?

Rien de plus pressé, le capitaine fait mettre à la voile dans le port, prêt à lever l'ancre. Mais pour partir il lui faut attendre que le portrait du roi soit prêt : lui aussi veut envoyer sa ressemblance en peinture à sa prétendue. Au départ, la fiancée de Morency se lamente et se plaint à tous les saints :

— Une fois parti, le beau capitaine ne reviendra plus ! Il y a tant de péril en mer !

— Console-toi, ma sœur ! dit le roi. Il faut s'engager tous ensemble, par serment de fidélité, dur comme du fer ! Chacun prête donc serment de fidélité. Et Morency s'en va à la voile, à seule fin d'aller au-delà de la mer quérir sa sœur Aude.

\* \* \*

Au retour de Morency, la belle Aude,

toute joyeuse, lui saute au cou et l'embrasse. Le voyage a tant duré qu'elle avait presque perdu l'espérance de jamais le revoir. Pendant son long voyage, elle avait profité, elle s'était encore embellie, ayant appris, en ville, à se coiffer, à se maquiller. Morency ne tarde pas à lui annoncer ses propres fiançailles à la sœur du jeune roi, dans le royaume des Îles.

— Et moi, sursaute Aude tout inquiète, ne m'as-tu pas trouvé un bon parti ?

Pour toute réponse il lui montre l'image en miniature du jeune roi des mêmes Îles.

A contempler cette image, Aude en a de la lumière plein les yeux. Qu'elle est réjouie dans son cœur !

A toutes ces nouvelles, la servante reste ébahie. Elle se met à se plaindre.

— Qu'a'-vous à pleurer ? lui demande Morency.

Elle répond :

— C'est moi qui serai l'abandonnée. Demain vous partirez. Moi je retomberai dans la misère.

— Non, ne craignez rien ! répond Aude. Embarquez avec nous. Vous continuerez à être ma servante, et votre vie sera assurée.

La veuve, paraissant se reconsole, se prépare elle aussi au départ, enveloppe son fantôme dans une couverture, l'apporte au bâtiment et le dépose dans une petite cabine à côté de la sienne. Mais le changement l'inquiète, lui déplaît :

— Ce roi des Îles ne me souffrira pas longtemps auprès de sa femme. Mon fantôme Ingrouillable lui déplaira.

A cette pensée troublante, tout son passé lui remonte à la tête, comme une bouffée. Elle est prise de jalousie contre ses maîtres et de haine contre le roi des Îles, et elle redevient sorcière comme elle l'a déjà été, marmottant des jongleries.

Pendant que le navire file à pleine voile, et qu'Aude repose dans sa chambre, la servante entre sur le bout des pieds et lui enfile au cou un collier de maléfice, disant :

— Fille, sois poisson au fond des eaux tant que la mer sera mer et tant que la terre sera terre !

Aude aussitôt se réveille, saute par-dessus bord, et se métamorphose en poisson dans le fond des fonds.

La servante devenue sorcière se retourne

vers la cabine où dort le frère de sa victime et murmure :

— Toi, fiancé de la princesse des Îles, sois paralysé et desséché ! N'aie plus que le souffle et la vie !

Aussitôt Morency devient paralysé, desséché, immobile comme une statue de cire.

Le pilote, ne voyant plus le frère et la sœur sur le pont, va voir ce qui se passe, trouve son capitaine immobile, sans parole, sur son lit ; et il s'aperçoit que la sœur a disparu. A la veuve il demande :

— Servante, où est votre maîtresse ?

— Dans la petite chambre à côté de la mienne.

Le pilote passe la tête dans la porte ouverte, et il en tombe à la renverse, tant il est surpris. C'est le fantôme Ingrouillable qui est étendu sur un sofa. Cet être mal-né a les jambes et les bras crochus, une bosse au dos et une au ventre, les oreilles en cloche, les yeux rouges et chassieux, et la bouche édentée, toute de travers.

— Servante, dit le pilote, que veut dire cette trahison ?

Le bâtiment continue son cours, pendant qu'au pays des Îles lointaines, on vit dans

l'attente de grands événements. Aussitôt que les voiles pointent à l'horizon, on recouvre le quai de velours royal. Le vaisseau n'a pas encore jeté l'ancre que le roi saute dans une barque, dans la hâte qu'il a de revoir son ami le capitaine Morency et de saluer Aude, la fiancée de ses rêves. La barque accoste, il grimpe l'échelle en corde, enjambe le parapet. Il aperçoit à bord le pavillon noir que le pilote a fait hisser en signe de tristesse.

— Quelle mauvaise nouvelle apportez-vous ?

— Le capitaine Morency a été frappé de paralysie de la tête aux pieds. Son corps est desséché. Il n'a plus qu'un souffle.

— Mais sa sœur Aude, ma fiancée ?

— Pire encore ! Un sort l'a frappée pendant le voyage. Voyez plutôt de vos yeux. Vous en jugerez !

Le jeune roi jette un regard dans la cabine, et à la vue du fantôme recule d'horreur.

— C'est une trahison ! est tout ce qu'il peut dire.

Il se hâte de retourner au quai et de commander qu'on hisse un pavillon noir, en

signe de deuil. Puis il fait descendre avec respect sur un boyart le capitaine desséché, qui n'a plus qu'un souffle de vie; il le fait transporter au château. Quant au fantôme Ingrouillable, la servante le recouvre d'une couverture avant qu'on le porte jusqu'à une chambre à part réservée à la mortalité.

Des jours passent dans le chagrin et le silence. L'évêque, à qui le roi rapporte son malheur, est d'opinion que :

— Cela doit être un châtiment du ciel. Il suffisait que deux beaux personnages comme un roi et sa fiancée se soient promis par serment l'un à l'autre, pour que le bon Dieu en soit offensé. Il les a frappés de punition exemplaire. Aude d'outremer a été métamorphosée en fantôme Ingrouillable. En fantôme elle restera jusqu'au bout d'un an et un jour.

Un évêque comme lui s'y entend en pareille affaire. Aussi le roi des Îles prend son mal en patience. Il lui faudra patienter un an et un jour, avant que la punition du ciel soit levée. Les médecins du royaume n'y peuvent rien comprendre. Pour se distraire, le roi s'en va donc à la chasse, dans ses domaines. Chaque jour, il retourne à la

chasse, du matin au soir, automne, hiver et printemps.

La servante, elle, passe son temps auprès de son fantôme, rongée par la crainte et par l'inquiétude, répétant chaque jour à son enfant mal-né :

— Sais-tu que si notre secret venait à s'ébruiter, ça tournerait mal pour nous deux !

Elle recommence à se ronger les ongles et à jongler.

— J'ai une idée ! se dit-elle. Il faut détruire le capitaine Morency. Autrement il se passera quelque chose au bout d'un an et un jour.

Le jeune roi du royaume des Îles a un jardin merveilleux. Au milieu du jardin se dresse un pommier qui rapporte la pomme d'or, auquel il tient autant qu'à son bras droit. La servante, une nuit, prend une hache et va couper le pommier. Quand le roi se lève au petit jour pour retourner à la chasse, il jette un regard sur son pommier. Le pommier est coupé à la souche. Plus de pommier ni de pommes d'or !

La servante passe et le roi lui crie :

— Malheur des malheurs, qui a coupé

mon pommier ? Il produisait le meilleur de mon revenu !

— Sire le roi, si je vous le disais, vous ne me croiriez pas.

— Parlez, servante ! Je vous l'ordonne.

— Celui qui a coupé votre pommier paraît paralysé et desséché. Il est étendu sur un lit, suspendu par un fil entre la vie et la mort.

— Servante, vous mentez ! Le capitaine est mon meilleur ami. Il ne peut pas même lever la main.

La servante s'efforce d'expliquer :

— Vous n'avez pas sitôt tourné le dos qu'il se lève, pour vous mieux trahir.

Le roi, pris de soupçon, se rend à la chambre de son ami, qui ne peut pas même se retourner pour le voir. Il réfléchit :

— Je ne peux toujours pas châtier un mourant sur le seul témoignage d'une servante, qui pourrait bien le trahir.

Il repart pour la chasse et reste plusieurs jours absent. La veuve dit à son fantôme :

— Si je n'arrive pas à faire détruire le capitaine, c'en est fini de nous deux. L'an-

née et un jour courent à leur fin. Notre secret sera révélé.

Elle va chez le boucher et rapporte une vessie de sang frais. Puis elle imbibe de sang de mouton les mains du paralysé. A terre, à son côté elle place un coutelas de boucherie. Quand le roi, le lendemain matin, passe sur la terrasse, elle l'avertit d'un malheur qui pourrait bien tomber sur lui, et elle le conduit à la chambre du desséché, lui montrant ses mains ensanglantées et, à son côté, le couteau de boucherie.

— La prochaine victime, qui sera-t-elle ? se contente de demander la veuve.

Le roi, sous l'empire de la colère, admet :

— C'est moi qui serai sa prochaine victime !

Mais, par un dernier égard pour lui, il décide de le faire mourir en langueur, et il ordonne :

— Qu'on lui construise une plateforme sur la pointe aux Tempêtes ! Là, qu'il soit exposé aux quatre vents ! Pour toute nourriture qu'on le mette au pain et à l'eau.

Le lendemain, les vents soulèvent une tempête abominable. Il fait si noir qu'on ne peut plus voir clair, en ville. La mer, trou-

blée, se brise sur la pointe et vient lécher la plateforme où gît le capitaine qui est plus mort que vif. Un pêcheur de morue est là tout à côté, couché sur le plain, surveillant sa barge. Au plus fort de la tornade, il aperçoit une femme en poisson que vomit la mer, sur une grosse vague. À son cou elle traîne une chaîne de fer qui la retient prisonnière au fond de l'abîme. Elle échoue sur le bord de la plateforme, près du condamné, et elle gémit :

— Mon pauvre frère, c'est comme si nous étions morts tous les deux. Moi, je suis changée en poisson, enchaînée tant que la mer sera mer et que la terre sera terre. Je suis venue te faire mes adieux et je n'ai plus que deux fois à revenir — demain et le jour suivant, le dernier des derniers.

Son frère Morency peut à peine tourner un regard éteint vers elle. Elle continue, avant qu'une autre vague la retire :

— Si quelqu'un nous entendait parler ici sans que nous le voyions, il pourrait nous délivrer. Pour y arriver, il n'aurait qu'à couper ma chaîne à cinq brasses sous l'eau, au moyen d'un marteau de huit livres pesant d'argent et d'une tranche d'or massif.

Le pêcheur a tout entendu sans être vu. Il laisse passer la tempête, se lève et court avertir le roi. Il entre au château sans se déchausser, ses bottes toutes pleines de vase. Le roi, accouru à sa rencontre, lui demande :

— De grâce, pêcheur, qu'est-ce qui vous amène ? Avez-vous vu la tempête ?

— Sire le roi, répond-il effarouché, je l'ai vue de beaucoup trop près. Les quatre vents m'ont couché à plat, sur le plain. Et puis j'ai vu . . .

— Qu'as-tu vu, franc pêcheur ?

— Une femme métamorphosée en poisson. Elle est enchaînée par le cou avec un collier de fer qui la retient au fond de la mer, et elle restera enchaînée tant que la mer sera mer et tant que la terre sera terre. Pendant la tempête, elle est venue parler à son frère le capitaine exposé sur la plateforme de la pointe aux Tempêtes. Elle n'a plus que deux fois à revenir lui faire ses adieux, demain et le jour suivant, le dernier des derniers. Il est encore temps de les délivrer tous les deux, parce qu'elle a dit : — Si quelqu'un nous entendait parler ici, sans que nous le voyions, il n'aurait

qu'à couper ma chaîne à cinq brasses sous l'eau, au moyen d'un marteau de huit livres pesant d'argent et d'une tranche d'or massif.

Le roi, vif comme l'éclair, comprend que c'est sa fiancée qui a été métamorphosée en poisson. Il répond au pêcheur :

— Sitôt que la tempête s'élèvera demain, viens me chercher. J'irai avec toi au plain, voir ce qui va se passer.

Le lendemain, une deuxième tempête se lève, le temps devient noir, les quatre vents sont en furie, et les vagues se crèvent les flancs sur la pointe où se dresse la plateforme du capitaine exposé. La femme poisson apparaît de nouveau, une longue chaîne au cou. Elle s'élance sur son frère, le saisit au cou, l'embrasse et dit :

— Mon frère, c'est l'avant-dernière fois que je viens te voir. Demain sera la dernière des dernières. Si quelqu'un m'entendait et coupait ma chaîne avec une tranche d'or massif qu'on frappe au moyen d'un marteau de huit livres pesant d'argent, nous serions délivrés tous les deux.

Le roi, apprenant ce secret de ses propres oreilles et de ses yeux, n'a rien de plus

pressé à faire, aussitôt la tempête finie, que d'aller à la boutique de son orfèvre. Il lui commande un marteau de huit livres pesant d'argent et une tranche d'or massif. Par son propre tailleur il fait tailler un habit étanche pour le pêcheur. Revêtu de cet habit il pourra plonger à huit brasses de profondeur et couper la chaîne avec la tranche et le marteau.

Une troisième tempête se déchaîne, le lendemain, avec une furie épouvantable. Le ciel tourne au noir, les vents sont enragés et la mer écumante déborde sur le plain. C'est à peine si le roi peut se tenir couché à plat sur le plain et si le pêcheur, vêtu de son habit, parvient à plonger à huit brasses de profondeur, portant en mains le marteau d'argent et la tranche en or. La femme poisson une dernière fois ressoud du fond de la mer agitée, se précipite avec désespoir sur son frère mourant, le prend par le cou, l'embrasse et dit :

— Si seulement il y avait ici quelqu'un pour couper ma chaîne, ce serait notre délivrance !

Le pêcheur, sur les entrefaites, met un pied sur la chaîne au fond de l'eau, lève

le marteau d'argent et pose sur un anneau la tranche d'or massif. De toutes ses forces il donne un grand coup de marteau sur la tranche. Un coup de tonnerre retentit. Les vents tombent par enchantement, la mer se calme, le pêcheur sort de l'eau, le roi se lève sur le plain. La jeune Aude et son frère Morency se retrouvent sur la plateforme, lui, bien maigri et décharné, elle, mieux portante et plus belle que jamais. Le roi, lui, est tout ébahi, tout joyeux, de reconnaître à son image sa fiancée, plus admirable encore qu'il ne l'avait rêvée. Il envoie le pêcheur chercher en ville un grand carosse à quatre chevaux. Et là, il se fait conduire au château encore en deuil, avec Aude et Morency.

Joie et alerte au château et dans tout le royaume ! Le roi en arrive sans tarder aux décisions. Faut d'abord se marier tous les quatre, le roi des Îles à Aude, Morency à la princesse sœur du roi. Puis on a célébré les noces les plus mémorables dans les annales du pays, depuis le Déluge.

Une fois la fête terminée un mois plus tard, le roi décida de régler, en toute justice, les comptes de la veuve qui s'était ré-

vélée sorcière. L'affaire fut plus simple qu'on ne l'avait prévu. Le fantôme Ingrouillable avait dépéri de lui-même; il n'en restait plus qu'un petit monstre pétrifié. On le mit dans un bocal de verre, pour l'exposer au musée Tussaud. Quant à la veuve des trahisons, on lui ménageait une cage de fer, comme celle de la Corriveau. Mais dans le brouhaha des noces, elle en avait profité pour disparaître à tout jamais. On n'en a plus entendu parler.

## TIT-JEAN DÉLIVRE LA PRINCESSE

Une fois, c'était un homme et une femme et leurs trois enfants, des garçons. Les deux aînés partirent, un jour, de la maison paternelle, parce qu'ils étaient jaloux de Tit-Jean, leur frère cadet. Étant plus travaillant et plus ingénieux qu'eux, il avait gagné la plus grande part de l'affection de leur mère. Ils s'étaient engagés comme serviteurs chez le roi, vieillard très riche qui entretenait un grand entourage.

Une année, les vieillards avaient éprouvé des malheurs, et Tit-Jean, pour mieux venir à leur aide, annonça qu'il irait lui aussi travailler chez le roi, mais qu'il ne ferait pas comme ses frères, qui les avaient oubliés.

Que ne fut pas le dépit de ses aînés lorsqu'ils surent que Tit-Jean était entré au service du roi, lui aussi. On lui avait confié la garde des écuries royales. Sans plus tarder, ils firent un complot pour qu'il perde l'estime du vieux roi, qui était fort crédule.

Dès le lendemain, ils rapportèrent à sa Majesté que Tit-Jean s'était vanté de pouvoir enlever un petit baril d'élixir merveilleux qui ne désemplassait jamais, au château voisin. Le roi fit aussitôt venir Tit-Jean et lui dit :

— Tit-Jean, tu t'es vanté de pouvoir enlever le petit baril d'élixir des trois princesses, mes voisines. Eh bien, je te commande d'aller me le chercher.

— Sire mon roi, je ne me suis jamais vanté d'un tel exploit.

— Vanté ou pas vanté, reprit le roi, tu vas l'exécuter, sinon tu seras pendu haut et court à ma porte, dès demain au lever du soleil.

Ne sachant que faire, Tit-Jean retourne à l'écurie et se met à pleurer à chaudes larmes. Son dernier jour semble arrivé.

Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre parler le beau petit cheval blond, son favori, dont il prenait le plus grand soin.

— Mon ami, qu'as-tu donc à pleurer ?

Tit-Jean lui raconta en pleurant ce que le roi sans réplique exigeait de lui.

— Ce soir, dit le cheval blond, je te conduirai au château voisin. Là, tu assisteras à

un banquet comme il s'en donne tous les soirs. À la fin du banquet où les hôtes et leurs invités auront bu de leur élixir, tout le monde tombera endormi. Hâte-toi et descends à la cave. Tu y saisis le petit baril qui ne désemplit jamais; il est placé sur les autres barils. Surtout garde-toi bien d'en ouvrir le robinet, car la vieille princesse se réveillerait aussitôt et elle t'empêcherait de sortir avec son élixir.

Tit-Jean accomplit à la lettre tout ce que lui avait dit le petit cheval parlant. Il se rendit au palais, se fit inviter au banquet, mais se garda de boire de l'élixir. Lorsque tout le monde fut plongé dans un sommeil des plus profonds, il se hâta de descendre à la cave où les barils étaient empilés les uns sur les autres. Pour s'assurer si le petit baril était rempli d'élixir, il entr'ouvrit le robinet pour qu'il en coule quelques gouttes. Mal lui en prit, car le petit cheval lui avait recommandé de ne pas toucher au robinet, qui se mit à siffler haut et clair. Des pas précipités se dirigèrent vers la cave et, saisi de crainte, Tit-Jean repartit comme un coup de vent en bousculant sur son passage la vieille princesse qui accou-

rait à la garde de sa cave. Il l'envoya rouler sans connaissance sur le parquet. Il aurait bien voulu lui porter secours, mais, poussé par la crainte de la pendaison s'il ne rapportait pas le baril, il se précipita dehors avec son précieux fardeau. Il enjamba son cheval blond et fila comme une flèche dans les airs. Il était grand temps. L'éveil avait été donné au château et les serviteurs sortaient en nombre, ne sachant au juste ce qui s'était passé dans la cave. Constatant l'avance qu'avait prise le cheval, encore engourdis qu'ils étaient de leurs libations, ils abandonnèrent l'idée de se mettre à la poursuite. Ce ne fut que le lendemain que l'on apprit la disparition du baril d'élixir, sans qu'on en connût le voleur.

Le roi, satisfait de l'exploit de Tit-Jean, lui recommanda d'en garder le secret. Quelques jours se passèrent sans que les deux frères jaloux n'apprennent rien de l'exploit de leur cadet. Aussitôt qu'ils en reçurent la nouvelle, ils retournèrent trouver le roi naïf et lui apprirent que Tit-Jean s'était vanté de pouvoir capturer l'oiseau charmeur que gardaient les trois mêmes princesses du château voisin. Le roi appela Tit-Jean et lui dit :

— Tit-Jean, tu t'es vanté de pouvoir aller chercher l'oiseau charmeur au château voisin.

— Sire, je ne me suis jamais vanté d'un tel exploit.

— Vanté ou pas vanté, tu iras me le chercher, sinon je te ferai pendre haut et court, devant la porte du château, demain matin au lever du soleil.

Tit-Jean se rendit en pleurant à l'écurie.

— Mon ami, qu'as-tu donc à pleurer ? demanda le petit cheval blond.

Tit-Jean lui raconta son entretien avec le roi, aussi ce que sa Majesté exigeait de lui, le jour même.

— Ce soir, dit le petit cheval blond, je te mènerai au château des trois princesses. Tu assisteras encore à un banquet. Tout comme la première fois, les hôtes et leurs convives s'endormiront. À la fin du repas, tu monteras et dans la grande chambre d'en haut, tu y verras l'oiseau charmeur perché. À ses côtés, il y a deux cages, une vieille et l'autre neuve. Saisis l'oiseau et mets-le dans la vieille cage. Si tu te servais de la cage neuve, la deuxième des princesses se réveillerait et se rendrait aussitôt à ta ren-

contre, pour t'empêcher de prendre l'oiseau.

Tit-Jean exécuta à la lettre ce qui lui avait été recommandé par son cheval blond, tout sauf la précaution de mettre l'oiseau char-



meur dans la vieille cage. L'oiseau pour cet oubli se mit à turluter et Tit-Jean entendit aussitôt des pas précipités dans l'escalier. Comme la première fois, il se lança tête

baissée, apportant la cage et bousculant la princesse au passage. Puis il sauta sur son cheval blond, qui partit ventre à terre. Les serviteurs et les invités sortirent de la salle des fêtes, seulement pour voir fuir Tit-Jean au loin. Il avait pris trop d'avance pour qu'on puisse le reconnaître ou pour se mettre à sa poursuite. Il suspendit la cage au pignon du château du roi son maître. Le lendemain matin, le roi, en se réveillant, entendit de gais ramages dans les arbres des alentours. Il regarda par sa fenêtre et aperçut du monde écoutant l'oiseau merveilleux perché au-dessus de son château.

Les frères jaloux s'aperçurent aussitôt qu'ils avaient encore une fois manqué leur but de faire périr Tit-Jean.

Une troisième fois, ils se rendirent chez le roi et lui racontèrent que Tit-Jean ne cessait de se vanter et, cette fois, c'était de capturer la sirène enchanteresse qui, tous les matins, venait à terre chanter sa turlutaine. Le roi appela Tit-Jean et lui dit :

— Tit-Jean, tu t'es vanté de pouvoir capturer la sirène du lac azuré. Eh bien, si dans trois jours, tu ne l'as pas ramenée ici, tu

seras pendu haut et court devant ma porte, au lever du soleil.

Tit-Jean eut beau se défendre de son mieux — il ne s'était jamais vanté, le roi ne voulut pas en démordre. Sa parole était donnée. Il fallait y passer. Tit-Jean se rendit donc à l'écurie en pleurant de plus belle. Le petit cheval blond lui demanda la cause de son chagrin et Tit-Jean lui raconta ce que le roi, une fois de plus, exigeait de lui.

Cette fois, il ne croyait pas survivre à l'aventure.

— Eh bien ! dit le petit cheval blond, va trouver le roi et demande-lui trois robes, les plus belles qui existent, l'une, couleur des étoiles, les autres, couleur de la lune et du soleil. Il te les donnera, car il est riche comme Crésus. Puis, demain matin, nous irons au lac de la sirène.

Ce qui fut dit fut fait, et à la lettre.

Le lendemain matin, Tit-Jean enfourcha le cheval blond et se rendit au lac azuré et déploya au bord des eaux calmes la belle robe de satin bleu, couleur du firmament étoilé. Lorsque la sirène émergea des eaux, elle fut émerveillée à la vue de cette robe

étoilée. Elle ne put s'empêcher de trahir la joie qu'elle aurait de posséder une robe si merveilleusement belle.

Tit-Jean lui pria de s'approcher et lui dit que la robe lui était destinée.

Un peu inquiète, la sirène approcha craintivement. Comme elle allait s'emparer de la robe, Tit-Jean se jeta sur elle et tenta de la saisir. Elle n'était pas tout à fait sortie de l'eau, elle n'avait pas entièrement perdu sa puissance. Ses écailles gluantes lui permirent de glisser dans les mains de Tit-Jean et de s'enfoncer dans le lac azuré, aussi vite qu'elle en était sortie.

Le lendemain matin, à la même heure, Tit-Jean se rendit sur la grève, avec la belle robe de satin vert où reluisait la pleine lune. Il déploya la robe lunaire comme il avait fait pour la robe étoilée. Cette fois, il la posa un peu plus loin du fil de l'eau. Quand la sirène apparut, elle fut charmée à la vue de cette robe sans pareille. Prise de coquetterie féminine, elle dit à Tit-Jean la joie que lui donnerait la possession de cette robe et Tit-Jean lui répondit qu'elle n'avait qu'à la prendre; cette robe avait été faite pour sa taille. La sirène, craintive,

se glissa sur le sable doré, tout doucement, et jugeant le moment propice, elle s'élança sur la robe, mais Tit-Jean bondit sur elle. Là s'engagea une lutte furieuse entre la femme des eaux et l'homme qui voulait la capturer. Comme elle n'avait pas tout-à-fait perdu contact avec son élément, elle retenait une partie de ses forces. Elle se débattit obstinément et finit, comme la veille, par se déprendre. Elle s'enfuit dans le lac et disparut, emportant la robe verte de la lune.

Tit-Jean, déçu et attristé, enjamba son petit cheval blond et revint au château, découragé de sa défaite. Le cheval blond ne manqua pas de l'encourager. Après avoir soigné les animaux, Tit-Jean s'avisa de s'enduire les membres de graisse de renfort, puis il se coucha tôt pour prendre un bon repos.

Le lendemain matin, il se leva, frais et dispos, pour le combat final. À cheval, il se rendit au bord du lac azuré et déploya la robe de satin rouge, cette fois un peu plus loin du fil de l'eau, et s'assura en même temps de bien dissimuler de petites griffes de fer dans les manches de son habit. Il

n'eut pas à attendre longtemps l'apparition de la sirène qui, à sa vue, entonna de nouveau sa turlutaine. Éblouie, enchantée à la vue de la belle robe rouge qui brillait sur le sable doré à l'égal du soleil, elle fit part à Tit-Jean de la passion qu'elle éprouvait pour la robe solaire. Tit-Jean l'assura que c'était pour elle qu'il l'avait apportée. Elle n'avait qu'à venir la chercher. L'œil au guet, la femme marine sortit du lac, plus que jamais craintive et inquiète. Puis elle chanta sa chanson. Tit-Jean fut charmé. Lorsque soudain, en faisant un bond en dehors de l'eau, elle posa ses mains sur la robe éclatante, Tit-Jean s'élança sur elle, résolu à vaincre ou à mourir. La lutte fut longue et sans merci. Elle était encore sur le point de s'échapper, lorsque le petit cheval blond vint lui barrer le passage. Cela la retarda juste assez pour permettre à Tit-Jean de l'enlacer à bras le corps, et il la terrassa. Avec ses petites griffes de fer cachées dans sa manche il lui piqua l'épaule nue jusqu'au sang. La sirène en fut si douloureusement blessée qu'elle lança un cri perçant et retomba inerte. Des gouttes de sang perlé jaillirent de sa blessure et cette

jeune femme mi-poisson se changea en belle princesse d'une ravissante beauté. Tit-Jean, sans perdre un instant, la prit dans ses bras et la posa sur le cheval blond, sauta en croupe derrière elle, partit à la vitesse du vent.

Au lieu de ce diriger vers l'écurie, cette fois, le cheval blond fit un grand détour. Rendu dans la forêt, il s'arrêta et dit à son maître :

— Nous voici assez loin. Descendez ici tous deux. Toi, Tit-Jean, ôte-moi ma bride et ma sangle et pique-moi de tes griffes de fer, à l'épaule, au même endroit qu'à l'épaule de la princesse.

Tit-Jean hésita un instant, il craignait de faire mal à son cheval blond. Comme il n'avait jamais eu à se plaindre de ses conseils, il fit un effort, ferma les yeux, enfonça ses petites griffes dans l'épaule du cheval. Quelle ne fut sa surprise, quand il rouvrit les yeux, de voir debout, devant lui, le plus beau prince qu'il ait jamais connu de sa vie.

— Brave Tit-Jean, que dit le prince, je t'en remercie ! A présent, Tit-Jean, sache que la sirène était ma fiancée avant que la

jalousie de la vieille Furibonde, une fée jalouse de sa beauté, me l'enlève, le jour même où nous étions pour nous marier. Elle nous avait pareillement piqués à l'épaule tous les deux et nous avait métamorphosés, elle en sirène et moi en cheval. Je l'avais oublié lorsque ce matin, j'ai vu que tu as délivré la sirène en la blessant à l'épaule et en faisant couler des perles de son sang. C'est pour ça que je t'ai demandé de m'en faire autant. Grâce à toi, nous voici délivrés et réunis pour ne plus jamais nous séparer. Mais ce n'est pas tout. Va promptement, avant que le monde se lève, à l'écurie du roi, chercher les deux meilleurs chevaux qui s'y trouvent. Emmène-les ici, car il serait dangereux de retourner au château. Le roi pourrait fort bien refuser de croire que la princesse était la sirène et il ne manquerait pas de te faire pendre à sa porte dès le lever du soleil.

Tit-Jean ne se le fit pas répéter. Il partit en toute vitesse et sous peu était de retour avec les chevaux des écuries royales. Sur ces montures, les trois personnages s'empressèrent de s'enfuir au loin. Lorsque le roi constata la disparition de Tit-Jean

et de ses chevaux, il envoya des émissaires à leur poursuite. Mais ils revinrent, déçus. Tout en fuyant, le prince délivré avec sa princesse, raconta à Tit-Jean le cruel traitement dont il avait été victime aux mains de la vieille fée jalouse. Il dit :

— Jamais je n'oublierai que la fée Furibonde a murmuré que si jamais nous étions délivrés de notre métamorphose, elle n'en aurait pas pour longtemps à vivre. Qu'il en soit ainsi, pour notre bonheur à tous ! En disant ces paroles, il leva le bras et désigna du doigt à Tit-Jean un château brillant, qui commençait à poindre dans le lointain. Ils dirigèrent leurs yeux de ce côté. Bientôt après, les fuyards mirent pied à terre dans la cour du château, à la surprise inouïe, puis à la grande joie des serviteurs qui s'empressèrent à leur aide. Ils apprirent aux voyageurs que la vieille fée Furibonde, dont c'était la demeure, se roulait depuis le lever du soleil, dans des douleurs mortelles. Personne n'osait approcher d'elle, car elle tenait dans sa main un objet menaçant. C'était un petit stylet qui semblait la brûler en la transperçant, elle ne pouvait ni le rejeter ni s'en défaire. Avec

des tremblements fébriles, elle s'infligeait à elle-même des blessures à l'épaule et, dans sa douleur, lançait des cris horribles.

Malgré les avertissements des serviteurs, le prince, la princesse et Tit-Jean montèrent à la chambre de la fée Furibonde qui, en les apercevant, voulut bondir sur eux. Mais elle ne put faire trois pas, avant de rouler à terre. Avec un râlement affreux, elle rendit le dernier soupir.

Après sa mort, les serviteurs racontèrent au prince comment elle avait fait périr mystérieusement ses parents, comment elle avait terrorisé les occupants du château.

Le prince délivré, toujours accompagné de Tit-Jean, alla conduire la princesse en son château, où peu de jours plus tard se firent les noces les plus belles qui aient jamais eu lieu au pays.

Me demandez-vous ce que devint Tit-Jean ? En se rendant au château des trois princesses, il apprit que les deux sœurs aînées s'étaient tellement affligées de la disparition du petit baril d'élixir et de l'oiseau charmeur qu'elles en étaient mortes de chagrin. Mais la plus jeune leur survivait. Tit-Jean, aux banquets d'élixir,

l'avait trouvée si belle qu'il avait résolu de retourner la voir. Ce fut pour lui le grand coup. Il fit de son mieux pour gagner son amour et n'en doutez pas, il y réussit. Leurs noces furent les plus somptueuses de toutes.

Voulez-vous savoir aussi ce qu'advint du vieux roi veuf ? Il gardait toujours rancune à Tit-Jean de ne pas lui avoir ramené la sirène enchanteresse. Apprenant qu'il s'était installé au château voisin, il lui déclara la guerre. Mal lui en prit, car le beau prince avait juré amitié à Tit-Jean pour l'avoir délivré. Le prince accourut au secours de Tit-Jean et les deux armées alliées infligèrent une sanglante défaite aux troupes du vieux roi. Et parmi les morts de l'armée battue se trouvaient les deux frères jaloux de Tit-Jean. Ils n'avaient que trop mérité leur sort.

L'humiliation du vieux roi avait été telle qu'il ne chercha plus à se quereller avec ses voisins. Le prince délivré et Tit-Jean avec leurs belles princesses écouèrent leurs jours dans la paix et le bonheur.

## LES TROIS POILS D'OR

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un prince nommé Long-cours. Il épousa, un jour, la princesse Hermine, fille du roi d'un royaume voisin. Les princes et les princesses, voyez-vous, ça se marie entre eux. Pas grand'chance pour de pauvres enfants d'habitants comme vous et moi !

Le temps des noces couru, le prince Long-cours parla aussitôt d'entreprendre un voyage dans un pays étranger pour y acheter des soieries et des étoffes de prix. Il s'était mis dans les affaires et il avait plus d'un navire à voiles sur les hautes mers. Les gens du voisinage de hausser les épaules et de jaser :

— Pauvre Hermine, elle va bien pâtir de rester seule, elle qui est toute jeune mariée ! C'est comme ça qu'épouser un marinier !

Le seigneur Lupien, ami de tout temps, vient trouver Long-Cours et lui dit :

— Pourquoi es-tu si pressé, mon ami ? Tout juste marié, tu pars comme ça pour les affaires !

— Ah oui ! mon cher voisin, il me faut faire ce voyage. Depuis longtemps j'y pense. Je naviguerai sur les mers du Levant.

— Ta jeune femme, elle va s'ennuyer en t'attendant peut-être plus d'une année !

— Elle ne sera pas la première ! D'autres avant moi sont partis pour leur négoce, bon nombre pour la guerre, certains pour les croisades.

— N'oublie pas le marin absent de la chanson. Il trouva sa femme remariée à son retour. Et toi, qui sait si la tienne te restera fidèle ?

— Mon ami, coupe court à tes propos !

— Encore un mot, le dernier ! Gage avec moi qu'avant ton retour ta femme sera bien contente de se désennuyer avec moi.

— Effronté que tu es, oui je relève ton défi ! Gageons bien contre bien. Si ma femme se désennuie avec toi, mes propriétés seront à toi. Sinon tes biens seront les miens.

Il met aussitôt à la voile, pointant sur le Levant.

Long-Cours une fois parti, Lupien se met sur son trente-six et rend visite à la princesse Hermine. Il la trouve dans la tristesse

et cherche de son mieux à la consoler. Tirant de ses poches un jeu de cartes, il l'étale sur la table, pour dire sa bonne aventure. Une carte tombe par terre, il se penche pour la ramasser. Du même mouvement, sans qu'elle y prête attention, il prend une jarretière qu'elle a posée sur sa chaise en se préparant pour la nuit. Satisfait de sa première visite, il se retire poliment.

Le lendemain soir, il revient encore faire ses compliments à la belle Hermine.

— Monsieur le seigneur, lui dit-elle, une visite était de bon goût; une deuxième est de trop. Veuillez bien n'y plus revenir jusqu'au retour de mon mari.

Lupien, déçu, sort par la porte de derrière. En descendant les marches du perron, il vole une chemise d'Hermine qui séchait sur la corde à linge dans la cour.

Une jarretière et une chemise c'est déjà quelque chose dans la question de la gageure. Mais pas encore assez.

Le lendemain, Lupien fait habiller sa servante en quêteuse et l'envoie, un panier au bras, chercher le pain de la charité chez Hermine. La vieille demande aussi logement pour la nuit, elle qui est courbattue.

— Entrez, entrez ! vous serez logée.

La nuit arrivée, la princesse se retire dans sa chambre, enlève sa robe et l'accroche dans une armoire, ôte ses anneaux et ses bijoux et les met dans un tiroir de sa commode. La prétendue quêteuse s'est déjà glissée par une porte entr'ouverte dans un coin sombre de la chambre; elle y reste cachée, épiant tous les mouvements de son hôtesse.

Vers la minuit, le clair de lune descend par une fenêtre sur le lit où dort la blanche Hermine. Un rayon tombe sur son épaule gauche, qui est découverte; il enlumine les jolis poils d'or qui y brillent. L'espionne approche sur la pointe des pieds, compte trois poils jusque-là gardés secrets, puis elle s'empare des anneaux de fidélité, dans le tiroir et retourne les remettre à son maître le seigneur Lupien. Lui, de son côté, ne manque pas de donner grosse récompense à sa servante.

Un an et un jour écoulés, le prince Long-Cours est de retour. A peine est-il débarqué dans le port que son rival Lupien vient à sa rencontre, portant un œillet rouge à sa boutonnière.

— Voyons ! demande-t-il, comme ça été à ton voyage ?

— Ç'a bien été, à mon voyage.

— Mais, reprend Lupien, ç'a pas si bien été ici pour toi.

— Que veux-tu dire ? répond Long-Cours, tout surpris.

— Bien oui, apprends-le ! J'ai gagné les faveurs de ta femme Hermine.

— Je ne te croirai pas sans que tu m'en fournisses des preuves, répond Long-Cours, pris d'indignation.

— Premier gage, reprend Lupien : voici une de ses jarretières — la reconnais-tu ?

— Ah, c'est sa jarretière ?

— Oui, sa jarretière, je l'ai eue dès le premier soir.

— Tu as bien pu la prendre sur la chaise pendant que tu tirais aux cartes pour dire sa bonne aventure, question de la désennuyer.

— Passe la jarretière ! Mais voici sa chemise en dentelles . . .

— Ah ! c'est sa chemise ? Tu as bien pu la prendre sur la corde à linge dans la

cour, pendant que, éconduit, tu sortais par la porte de derrière.

— Passe encore la chemise de dentelle ! reprend Lupien. Mais voici ses anneaux de fidélité !

— Tout ça est bien bon à dire. Mais je te prends pour un archimenteur. Tu n'as pas encore gagné l'enjeu — bien contre bien.

— Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Connais-tu les trois poils d'or secrets sur l'épau-  
le gauche de ta femme Hermine ?

A ces mots, se croyant trompé, Long-Cours entre furieux au château. Sans même dire bonjour à sa femme, il lui dit :

— Greye-toi ! Il nous est arrivé le plus grand des malheurs. Tu m'as trahi. Par ta trahison j'ai perdu tous mes biens.

Sans lui permettre d'ouvrir la bouche, il l'embarque dans une pirogue, rame vers le large et la précipite à l'eau. Se tournant à terre, il tire la pirogue sur les galets et, la mort dans l'âme, se met à voyager sur la route du roi, marche, marche, marche. Il doit marcher tant que la terre le portera.

Quant à la femme, elle, vêtue de ses plus beaux atours, avec jupons frisonnés et cri-

noline bouffante, elle continue tout le jour à flotter, à s'en aller en dérive, au gré de la marée. La nuit, elle touche terre et se met à marcher, elle aussi, marche, marche, marche. Elle entre dans une ville, Dieu sait comment ! Elle se déguise en homme et se revêt de l'habit d'un avocat pour aller en cour de justice plaider pour le coupable, encore mieux pour l'innocent. C'est là le moyen pour elle de gagner sa vie.

Les mois passent, peut-être les années. Un jour, Long-Cours entre dans cette même ville, pendant qu'il continue à marcher comme le Juif errant tant que la terre le portera. Dans la rue il rencontre par hasard sa femme, sans savoir qui elle est. De son côté, elle ne manque pas de le reconnaître. Vive comme l'éclair, elle lui demande :

— Monsieur, vous avez l'air fatigué du voyage.

— Qui à ma place ne le serait pas ? J'avais un beau château, un grand commerce, une femme belle sans pareille. Elle m'a trahi, j'ai tout perdu.

— Pauvre homme, racontez-moi donc le sujet de sa trahison !

— Ne m'en parlez pas ! Avant mon départ, peu après mon mariage, pour un long voyage de négoce sur les hautes mers, mon voisin a gagé avec moi bien contre bien qu'il gagnerait les faveurs de ma femme pendant mon absence. Le coquin, à mon retour, m'a montré une jarretière de ma femme. Je lui ai fait remarquer : 'Tu as pu la prendre sur la chaise, pendant que tu tirais aux cartes pour la désennuyer.' Il m'a ensuite montré sa chemise de dentelle. Je lui ai dit : 'Éconduit, tu l'as sans doute prise sur la corde à linge, dans la cour.' Puis il m'a remis ses anneaux de fidélité. Ça devenait sérieux sans limites. Pour en finir, il m'a demandé : 'Connais-tu les trois poils d'or secrets sur son épaule gauche ?' Cette insulte était pour moi le bout des bouts. J'avais perdu la gageure. Dépouillé de tous mes biens, de mon honneur, je suis parti sur la route et je n'ai pas cessé de marcher depuis. Je ne cesserai pas de marcher tant que la terre me portera.

— Monsieur, je suis avocat. Plaider une cause comme la vôtre, ça me connaît. Que me donnerez-vous à moi si je gagne la vôtre devant les tribunaux ?

A cette offre inattendue, il ne sait que répondre, lui qui, à force de marcher, a déjà perdu tout son pouvoir.

La blanche Hermine, déguisée en avocat, fait tirer les papiers de justice au clair, inscrit le procès, obtient un mandat d'arrêt contre Lupien, le fait traduire en cour, devant le juge qui porte la toge, la barrette et la bavette. Une fois Lupien mis sous serment sur les quatre évangiles, l'avocat lui pose une première question :

— Seigneur Lupien, n'avez-vous pas, un soir, volé sur une chaise la jarretière d'une dame d'honneur ? Ne vous a-t-elle pas prié, le soir suivant, de ne plus revenir sous prétexte de la désennuyer ?

Lupien, sous serment, baisse la tête. Il n'ose pas offrir de réponse, admettant par là sa faute.

— Seigneur Lupien, n'êtes-vous pas sorti honteux, le soir, par la porte d'en arrière ? En passant sous la corde à linge, n'avez-vous pas volé une chemise en dentelle ?

Lupien, baissant encore plus la tête, cherche à cacher ainsi sa déconfiture.

— Seigneur Lupien, une dernière question : Pendant que la princesse dormait au

clair de lune, l'épaule gauche exposée à cette lumière, votre servante n'est-elle pas venue sur la pointe des pieds pour compter un, deux, trois poils d'or qui jusque-là étaient gardés secrets à tous sauf à son mari ? Et n'a-t-elle pas pris les anneaux de fidélité dans la commode ?

— Oui, oui, monsieur l'avocat, il faut bien l'avouer. Pour gagner la gageure je suis tombé dans la trahison. J'ai honteusement trahi une brave femme.

Le juge qui dort sur le banc se réveille en sursaut et se met à prendre des notes sur ses manchettes.

— Monsieur le juge, demande l'avocat, avez-vous bien noté ce que l'inculpé vient de confesser ?

Le juge n'est pas encore au courant de l'affaire. Il se la fait expliquer puis il la prend en délibération. Sans doute que, étant vieux, il lui faut du temps pour rendre jugement.

L'avocat, de son côté, se tourne vers son client, qui n'en revenait pas d'ébahissement. L'entraînant dans un cabinet particulier, Hermine dit à son client :

— Monsieur le plaideur, reconnaîtriez-vous votre femme s'il vous était donné de la revoir ?

— Sans doute que je la reconnaîtrais !

— Patientez un instant ! dit l'avocat, se retirant dans un arrière-cabinet.

L'instant d'après, il en sort une princesse, la blanche Hermine, sa femme en personne.

— Me reconnais-tu, mon mari ?

— Si je te reconnais ! Il faudrait bien être aveugle pour ne pas savoir qui tu es.

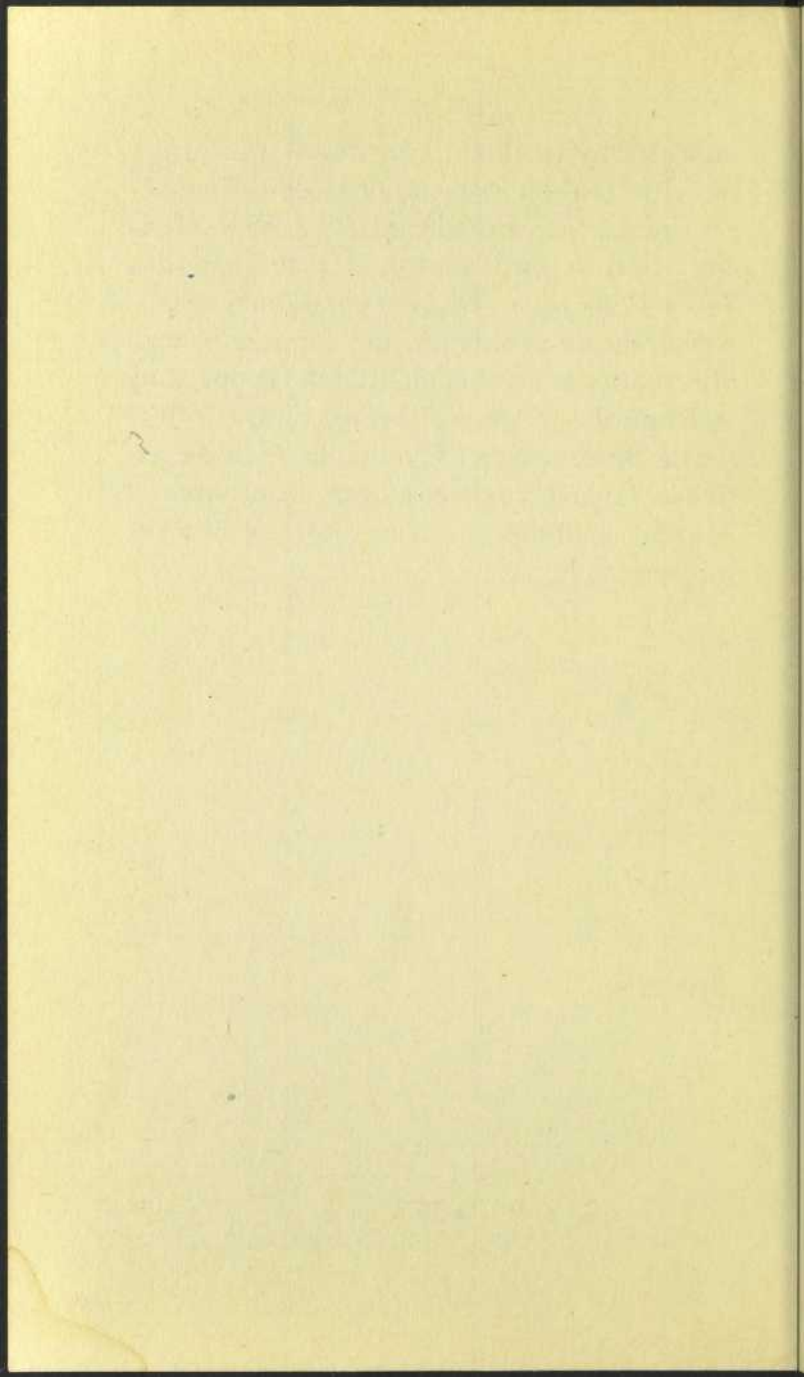
— Me pardonneras-tu jamais mon erreur, ma cruauté ?

Pour toute réponse, elle lui saute au cou, l'embrasse et le reprend pour son mari. C'est la foule qui les voit faire qui a rendu jugement dans la cause. Le juge, lui, a oublié de rendre le sien. Peu importe !

Le prince reprend possession de ses biens, en plus de ceux du traître Lupien qui, à son tour, est condamné à marcher, marcher, marcher tant que la terre le portera. Il marche encore.

L'autre jour, j'ai vu Lupien, l'habit tout râpé, les bottines éculées, la barbe et les cheveux embroussaillés. Il regardait l'éta-

lage des livres dans la vitrine d'un libraire de Montréal où se trouvait la deuxième série des *Contes du Grand-Père Sept Heures*. Son regard portait sur le titre des *Trois Poils d'or*. Mais les passants m'empêchèrent de prolonger plus longtemps mes observations. En m'en allant, je me suis souvenu des *Trois Poils d'or*, dans un drame de Shakespeare: *Cymbeline*. Chose curieuse, comme ces vieux contes ont voyagé ! Marche, marche, marche, tant que la terre les portera !

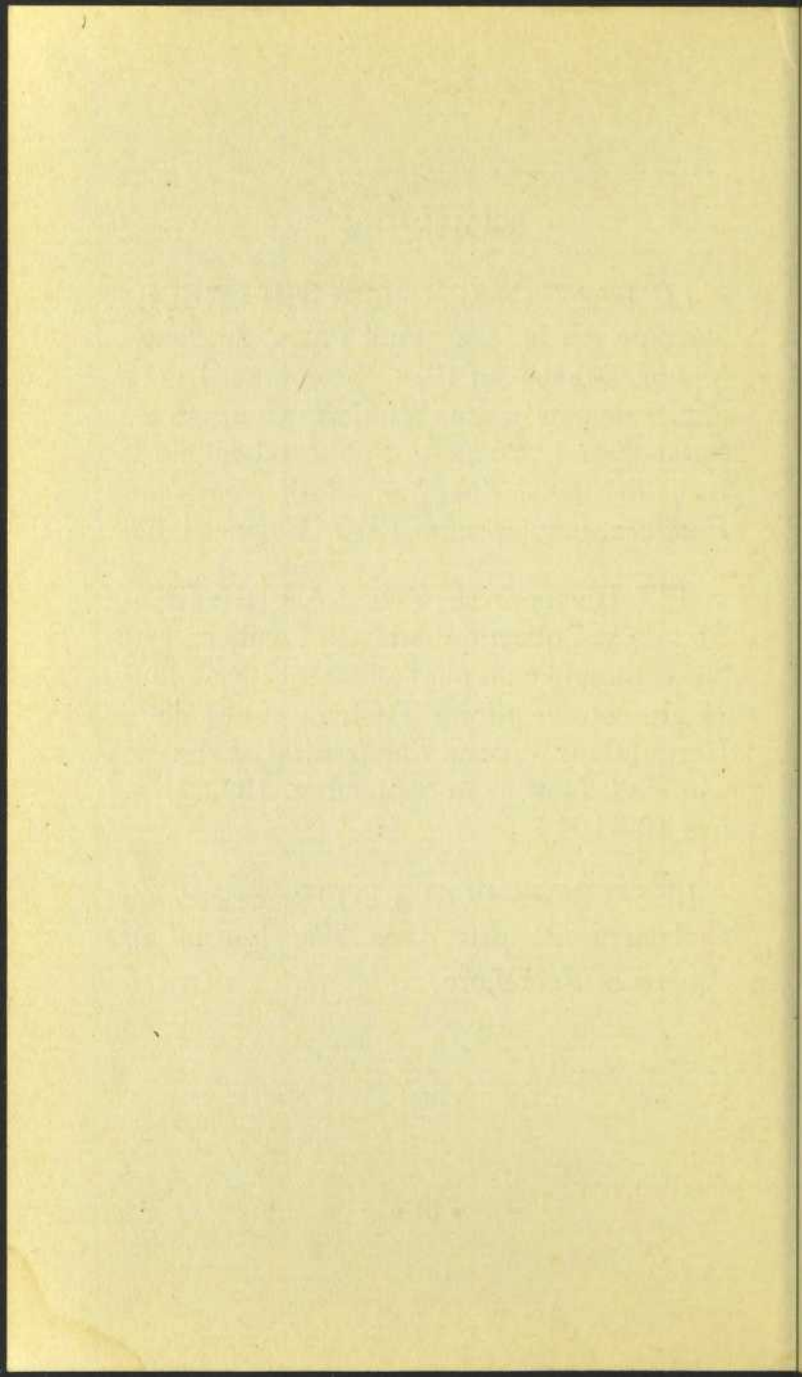


## SOURCES

LE FANTÔME INGROUILLABLE: Raconté par le vieux Paul Patry, de Saint-Victor, Beauce, en 1914. Le conteur l'avait appris de son neveu, Magloire Couture, de Saint-Benoit, Beauce. Publié tel qu'il fut recueilli, dans *The Journal of American Folklore*, janvier-mars 1916. Pages 61-68.

TIT-JEAN DÉLIVRE LA PRINCESSE: de la Collection Adélarde Lambert. Publié conjointement par l'auteur et Pierre Daviault, sous le titre « Tit-Jean et ses deux frères jaloux », dans *The Journal of American Folk-Lore*, août-septembre, 1940. Pages 100-104.

LES TROIS POILS D'OR: ce conte a également été pris dans *The Journal of American Folk-Lore*.



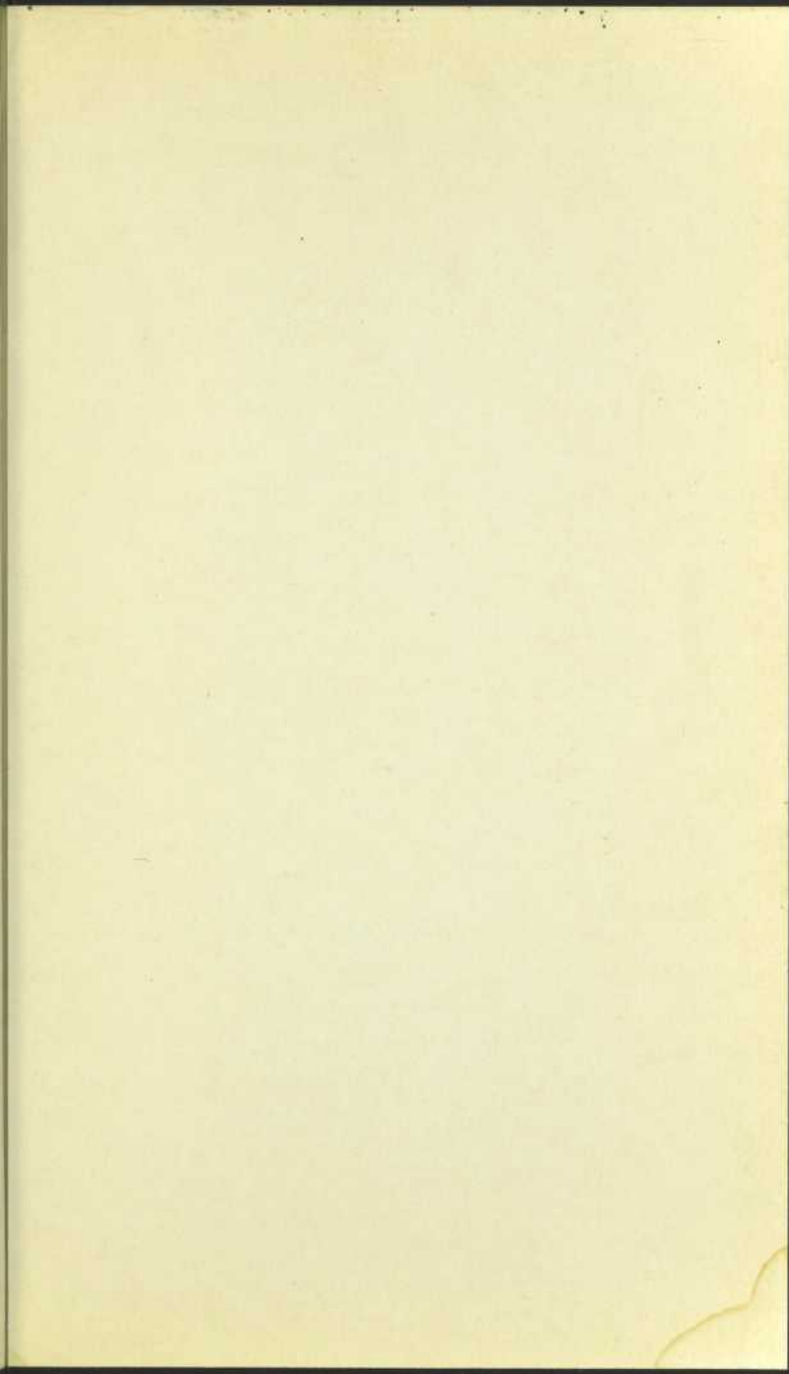
## TABLE DES MATIÈRES

Le fantôme Ingrouillable ... ..	3
Tit-Jean délivre la princesse ... ..	32
Les trois Poils d'or ... ..	48
Sources ... ..	61

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

*Achevé d'imprimer à Montréal (Canada)  
le vingt juillet mil neuf cent cinquante trois  
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*

3103170123  
309.112-711A2



# Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

90e mille

## PREMIÈRE SÉRIE (épuisée)

- 1 — LE PHÉNIX DORÉ
- 2 — LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES  
suivi de : LA BELLE JARRETIÈRE VERTE
- 3 — LA PRINCESSE DU TOMBOSO  
suivi de : TARABON — LE DRAGON DE FEU
- 4 — L'EAU QUI RAJEUNIT  
suivi de : LES CHEVEUX D'OR
- 5 — LA FONTAINE DE PARIS suivi de :  
POISVERT JOUE DES TOURS | LE BÂTON D'OR  
MONSIEUR MICHEL MORIN | L'OEUF DE JUMENT  
LE BONHOMME OUI-OUI | LE P'TIT P'TIT MARI  
JEAN BARIBEAU
- 6 — LA BAGUE DE VERTU suivi de  
SALADE ET POMMES D'OR — THOMAS-BON-CHASSEUR

## DEUXIÈME SÉRIE

- 7 — LE MEUNIER SANS-SOUCI  
suivi de : CRIQUETTE EST PRIS — MARCHDON, PLUSVITE  
LE BANDIT VERGINO — BRICOLET — BÂTON, TAPE
- 8 — LA FÉE DE LA MER VERTE suivi de :  
LA PRINCESSE LINÉTA — LA SIRÈNE ET LES TROIS HACHES  
— JEAN GROS-BOIS
- 9 — LE FANTÔME INGROUILLABLE suivi de :  
TIT-JEAN DÉLIVRE LA PRINCESSE — LES TROIS POILS D'OR
- 10 — LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE suivi de :  
L'OISEAU D'EURÉMUS — LE ROI AVARE — JEAN-LE-SOT  
— UN GROS AGRÈS — LE LOUP MENTEUR — OUVRE-MOI  
TA PORTE — LE SABRE DE SEPT-LIEUES
- 11 — LE MIROIR QUI PARLE suivi de :  
L'AMULETTE DU PARFAIT BONHEUR  
LA MONTAGNE D'IVOIRE — MORVETTE ET POISSON D'OR  
LE ROI FAIT BATTRE UN BAN
- 12 — LE MONSTRE VAIR suivi de :  
L'AIGUILLE QUI PARLE  
RICHARD-SANS-PEUR — CAPUCHE-BLEUE

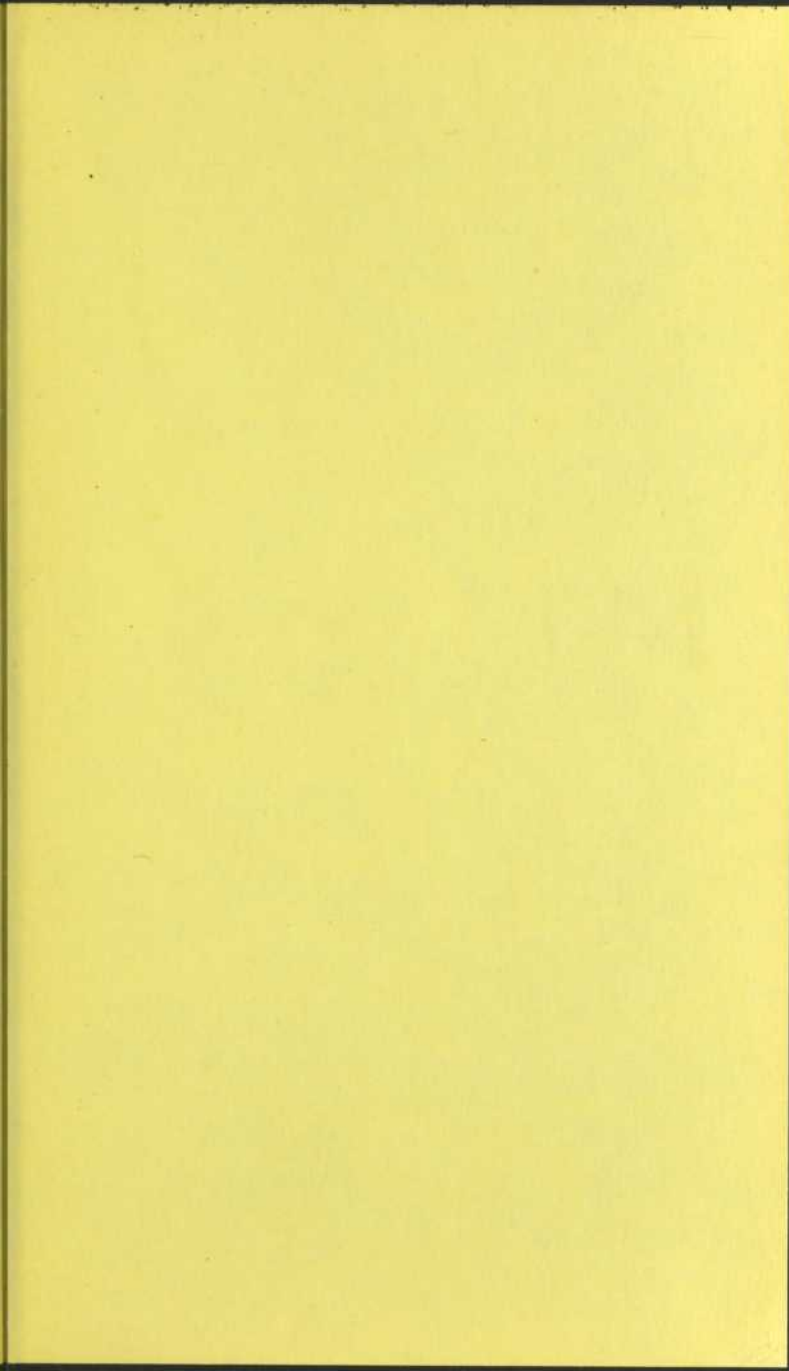
## LES ÉDITIONS CHANTECLER

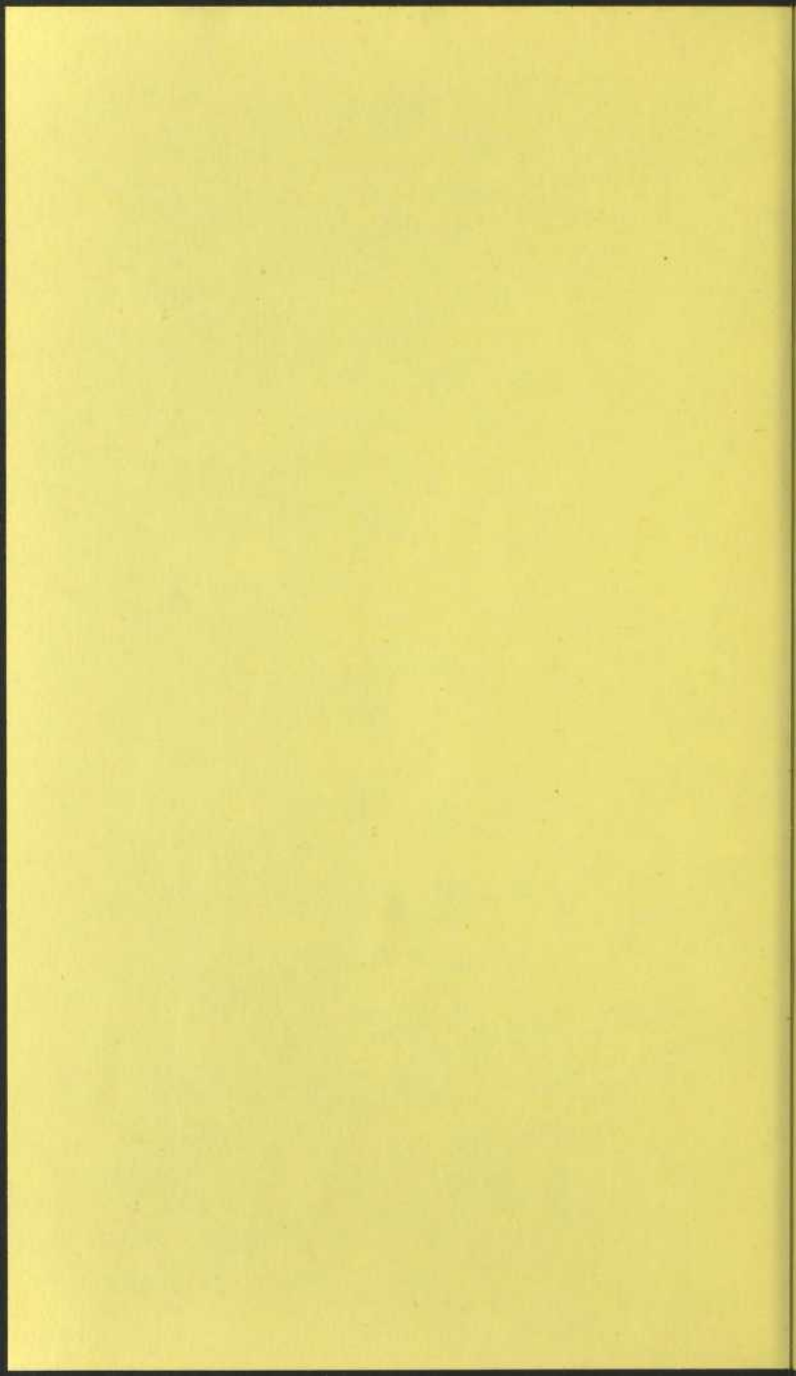
Ltée

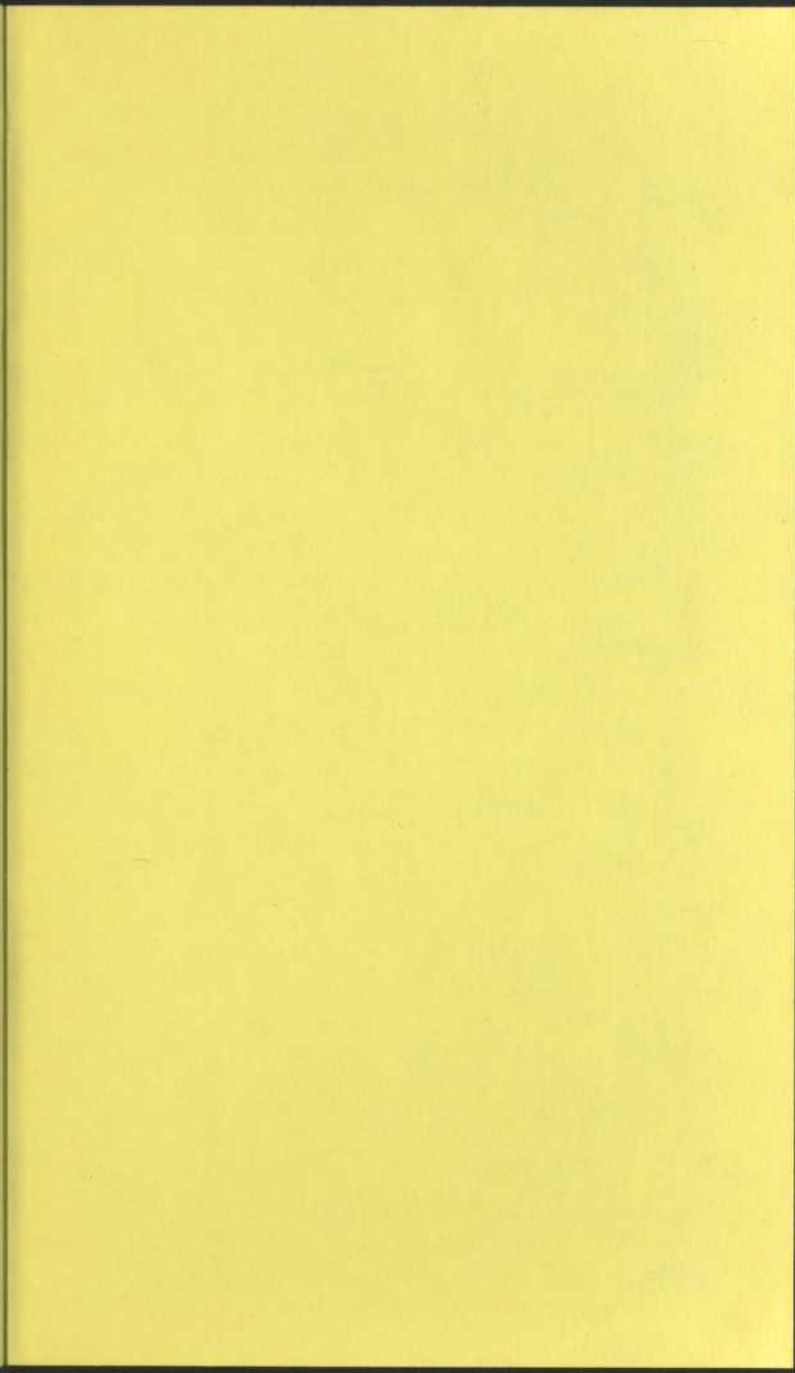
8125, ST-LAURENT

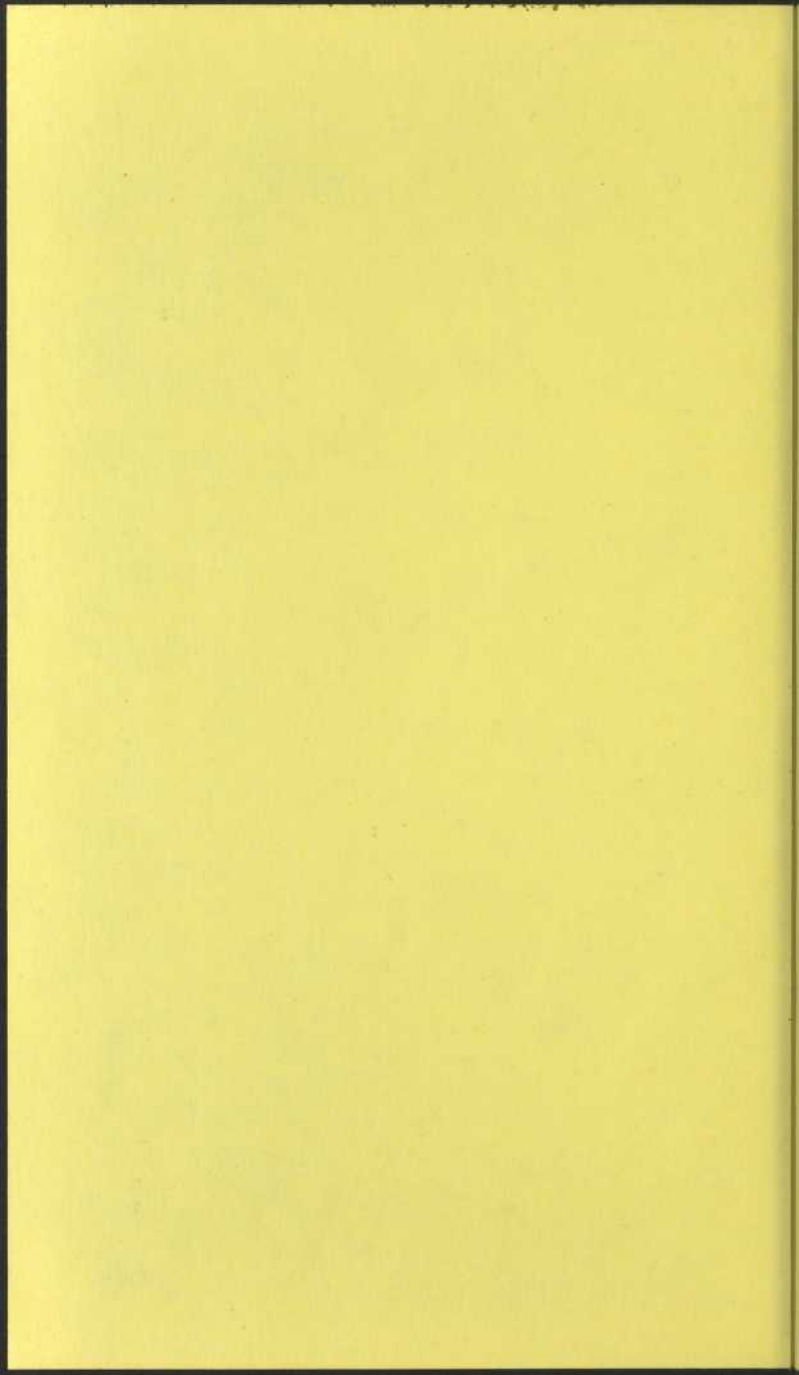
MONTRÉAL-14

DUpont 8-5781 ★

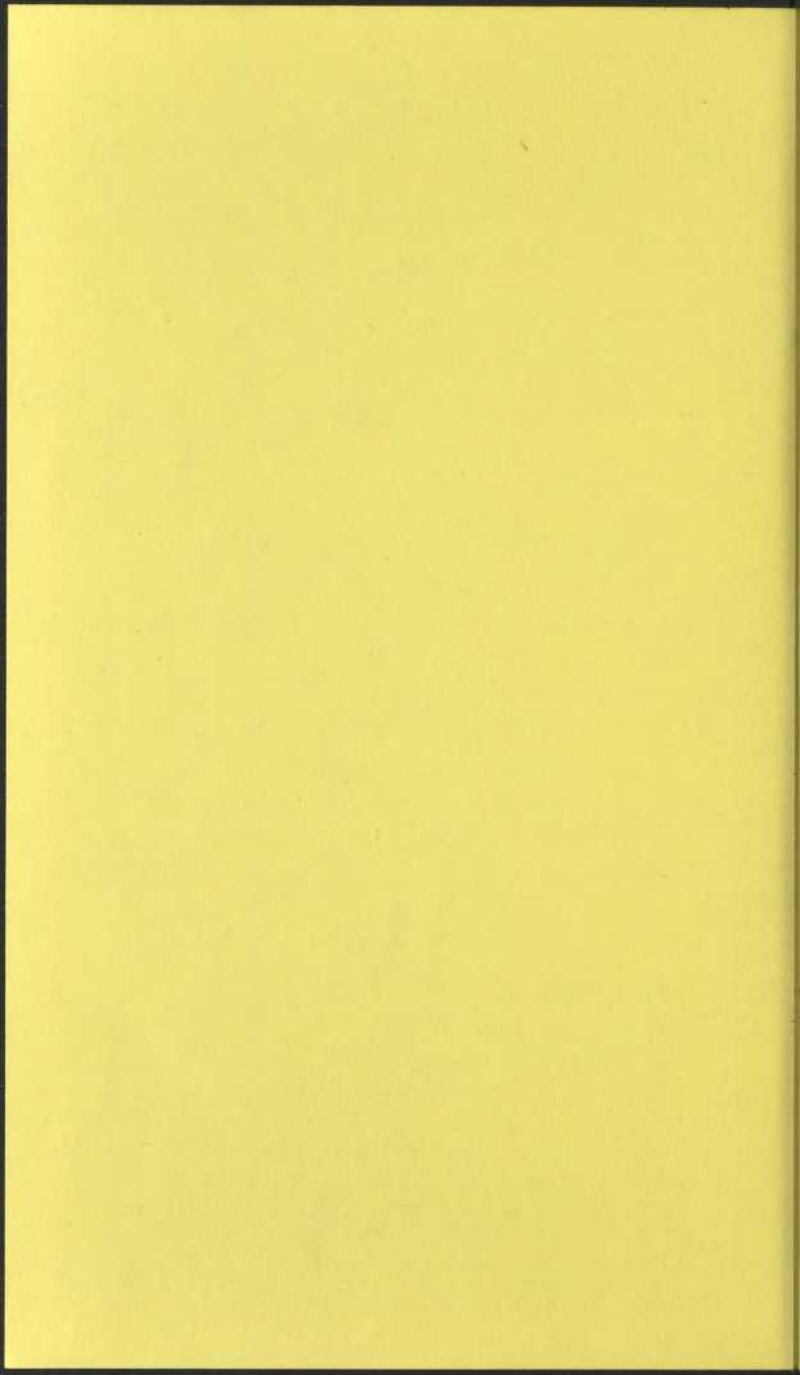


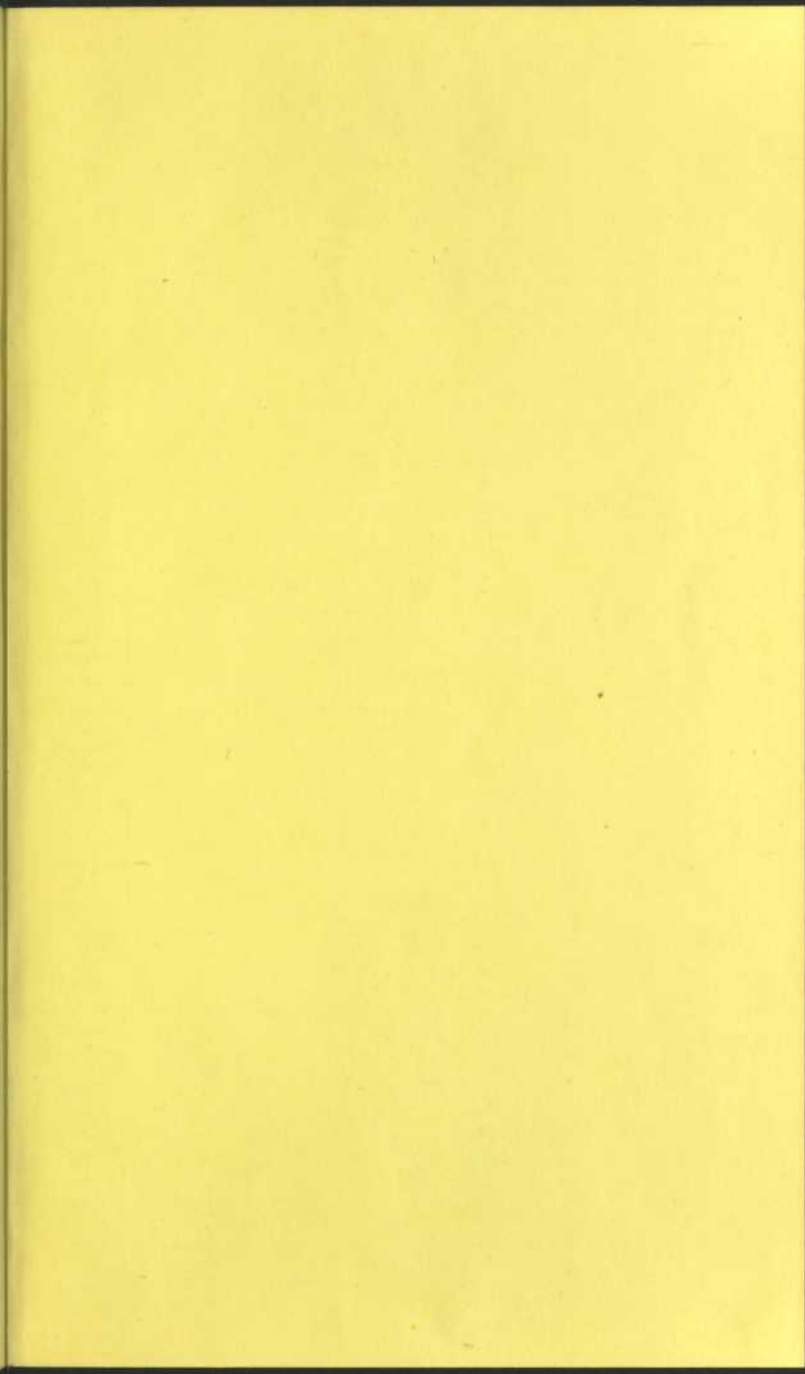


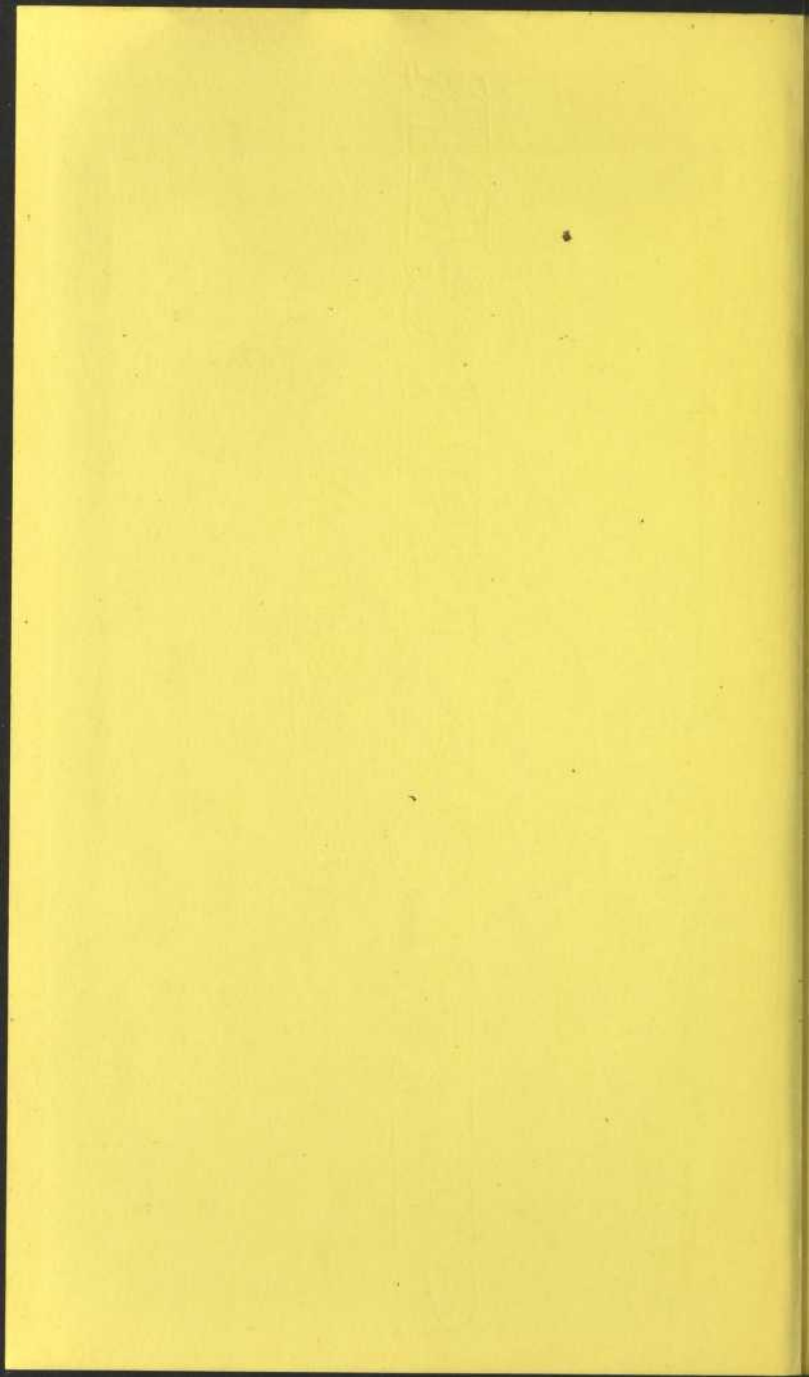


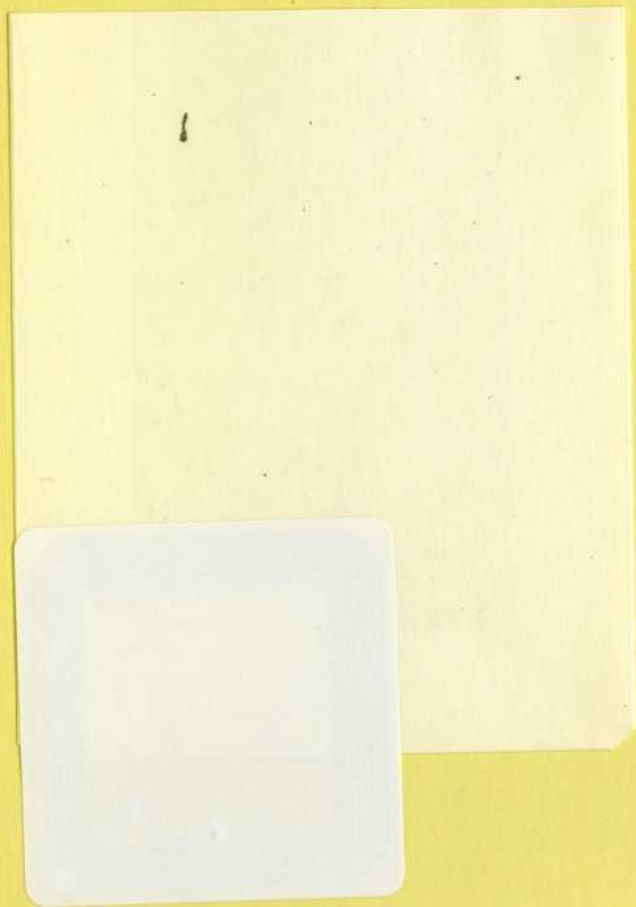




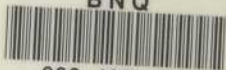








BNQ



000 435 488